

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

L'âme wallonne  
Le Prince de Ligne  
Le Congrès catholique de Prague  
En quelques lignes...  
Le royaume du casque

Fernand DESONAY  
L. DUMONT-WILDEN  
René DRAGUET  
\* \* \*  
William BEEBE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La semaine sociale d'Angers, Mgr J. Schyrgens.

## L'ÂME WALLONNE<sup>(1)</sup>

Laissons de côté la question de la race. Abandonnons aux anthropologues le soin délicat de mesurer les crânes des brachycéphales et des dolichocéphales, d'enregistrer sur leurs tablettes le diamètre du cheveu, la couleur du poil. Le type wallon existe.

Il existe, puisque je le vois. Je le reconnaîtrais entre mille. Et je l'aime. Non point par chauvinisme, ni par esprit de clocher : par habitude. En le reconnaissant, c'est moi-même que je retrouve en lui; et j'ai l'impression de me pencher sur un miroir.

Les miroirs sont complaisants. L'esquisse qu'on m'a demandé de tracer risque fort d'être flattée. Mais pour atteindre à l'âme d'un peuple, — ou d'un homme, — ne convient-il pas de faire, joyeusement, l'effort de sympathie, le geste amical?...

\* \* \*

Il y aurait, me semble-t-il, quelque simplisme à opposer au paysan des Flandres l'ouvrier wallon. Sur la vignette d'un billet de banque, le diptyque a de l'allure : d'un côté, la houe; de l'autre, le marteau. Pour reprendre un assez vilain mot historique, les deux mamelles de la Belgique seraient l'agriculture et l'industrie; et la frontière des langues séparerait aussi laboureurs du plat pays, compagnons des métiers de nos bonnes villes. Le parallèle littéraire est un genre faux. Si vous en appliquez les recettes et procédés à la géographie humaine, vous allez sacrifier la nuance à la formule. En réalité, qu'il soit cul terreux ou mineur, qu'il gratte l'âpre sol des Ardennes ou qu'il abat le minerai de houille dans la veine, le Wallon a son individualité propre.

Je faisais tout à l'heure allusion au type physique. C'est vrai que nous sommes fiers de notre tête ronde. Le Wallon est courtaud, plutôt bas sur jambes, au poil châtain foncé. J'en connais plus d'un à qui on pourrait appliquer le signalement de Villon peint par lui-même : « Sec et noir comme escouvillon ». Le type sarment brûlé n'est pas rare en Wallonie. Et c'est bien pourquoi les obèses suscitent, plus qu'ailleurs, lazzis et quolibets. « Gros plein de soupe » est une injure que tous les galopins de tous nos

(1) Cet article est destiné à un numéro spécial de la *Kölnische Zeitung*, sur la Belgique. Il doit former diptyque avec un article de Félix Timmermans : « L'Âme flamande ».

ruisseaux n'hésitent guère à proférer. Dans cet ancien pays de vignobles et qui a gardé le culte des vins de Bourgogne et des prestes refrains bachiques, la bière me paraît une intruse, une boisson d'importation. On regrette la disparition, sur les coteaux de Meuse, de ces vignes qui s'accrochaient aux éboulis et qui semblaient appeler sur la Wallonie tout entière les bénédictions du soleil, le secret des ivresses légères.

Pour voir de près le vrai Wallon, celui que n'a pas touché le conformisme des villes tentaculaires, il faudrait aller s'asseoir, à la vesprée, sur le banc de la maison du maieur, dans tel vil'age, auquel je songe, de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Parce que c'est la saison des prunes, l'air est tout embaumé de senteurs sucrées, tout vrombissant de vols de guêpes. Les tâcherons reviennent de la « pâture », comme on dit là-bas. Ils portent le chapeau de paille noire, à bords courts, la chemise largement échancrée; point de sabots. Une coquetterie est sur eux. Et cela se traduit par un bouton d'églantine au harnais du cheval. Pour vous dire le bonsoir d'une voix qui chante, le paysan wallon ôte un instant de sa bouche la pipe de merisier. Les ouvriers de l'usine regagnent à bicyclette leur maison des champs. Mais, tandis qu'à la même heure crépusculaire, sur les pistes sablonneuses de Campine, les Flamands vont par bandes, le Wallon — observez-le — roule volontiers seul. Tout seul, il a monté la côte. Et il se presse... Non dans l'attente de la soupe, non dans l'espoir d'un sommeil proche et béat, mais parce qu'il y a le journal à lire, le bouton de la T. S. F. à tourner. Du côté de l'abreuvoir, les vaches beuglent. Mais les dépêches de Paris, de Londres, de Berlin, de Rome, l'ouvrier de mon pays les écoute — et les comprend.

\* \* \*

De tracer un portrait moral, c'est une aventure plus périlleuse. Commençons par un défaut : le Wallon est, dit-on, léger.

Je plaiderai coupable. Il est vrai que la plupart de ces fils de Gaulois méritent, au moins une fois le jour, le reproche que César adressait à leurs lointains ancêtres. Cette légèreté est faite surtout d'une singulière mobilité d'impressions. Nous ne sommes pas des « concentrés ». Si la méditation ne nous est pas tout à fait étrangère, volontiers s'égarer-elle aux détours de la curio-

sité. Les nuances, bien plus que le cristal : voilà ce qui nous retient penchés sur le prisme.

Et cette légèreté est aussi la rançon d'une vivacité d'esprit qui nous fait très contents de nous-mêmes. Ici, d'ailleurs, je mettrais une sourdine à notre los. Nous le chantons avec une belle indiscretion. En vérité, certains Wallons ont « la goutte à l'imaginative ». Mais ils rachètent ce péché contre la race par une sorte de facilité épidermique qui sauve du moins les apparences.

Rarement le Wallon manque de faconde. On affirme qu'il est le Tartarin de la Belgique. C'est assez juste. A cette différence près qu'il y a plus loin du Liégeois fort en gueule au West-Flamand taciturne et susceptible que du Méridional pétaradant au Parisien disert. Même à Bruxelles, le franc-parler wallon sonne comme une incongruité, une impertinence. La gouaille ne va pas sans quelque malice ou méchanceté. A leur jeu favori, qui est de s'envoyer en riant des choses terribles, il advient que les bretteurs démouchettent les fleurets. Ici encore, l'excès serait proprement intolérable pour qui n'a pas, d'emblée, accepté les règles d'un véritable « jeu » (il faut reprendre le mot), où comme le dit un proverbe de chez nous, « ce sont les mieux moqués, les mieux gardés ».

Frondeurs et narquois, les vrais Wallons ont la pudeur de leurs sentiments les plus intimes. Je me garderais bien de mettre ce goût de la blague — ou de la hâblerie — sur le compte de la légèreté. J'y vois plutôt signe d'orgueil, le besoin — quelquefois — de briser un sanglot en un éclat de rire.

Dans cette esquisse que je voudrais le plus dépouillée qu'il soit possible, je m'abstiens délibérément de faire appel à la littérature. J'aurais évoqué volontiers, cependant, notre Mistral du *Pan de Bon Dieu* : Henri Simon. D'ailleurs, la notion même de littérature wallonne aurait besoin d'être précisée, si l'on considère en tout cas les œuvres écrites en français sur le territoire de nos provinces du Sud. Mais les lettres patoisantes, mais ces florilèges — humbles, souvent — de chansons pour la bien-aimée et de pauvres rimes sur des thèmes archiusés révèlent à quel point le poète wallon répugne aux confidences indiscrettes. Le vocabulaire même de la passion a des demi-teintes adorables. De la jeune fille pour qui l'on meurt d'amour, on dit, en Wallonie : « Je la vois volontiers. » Réserve farouche, orgueilleuse timidité : signe de race.

Et c'est un autre signe de race que l'individualisme wallon. Certes, tous les Belges ont la passion de l'indépendance. « Liberté » : tel est le dernier mot de notre hymne national, ce mot qui est un cri, et sur lequel monte et s'enfle la voix quand les foules du stade chantent la *Brabançonne*. Mais il ne s'agit pas ici de joug à secouer, de chaînes à rompre.

Libre et fier, le Wallon entend appliquer à la lettre ce « mot » d'une vieille charte au pays de Liège : « Pauvre homme en sa maison est roi. » En sa maison. Nous avons horreur de tout ce qui ressemble à un embrigadement. Cette passion d'échapper à la règle peut nous jeter, d'ailleurs, dans les aventures les plus folles. La discipline a sa beauté. Elle a sa vertu. Nous ne sommes pas disciplinés. Nous cultivons, jusqu'à l'outrecuidance, le droit de marcher sur les pelouses interdites et de faire la nique aux écrivains.

Tel est, chez un Wallon, le goût du « singulier », du personnel, le culte du « moi », comme eût dit Barrès, que le sentiment de la nature échappe, le plus facilement du monde, aux séductions du panthéisme. Je ne crois pas qu'un Verhaeren soit possible aux rives de Meuse. Verhaeren s'identifie à la plaine flamande. Il souffre de ses enfantements laborieux, après qu'il s'est livré tout entier, avec elle, aux baisers du soleil. Le promeneur wallon n'est pas seulement un promeneur solitaire : sa rêverie est tournée

vers le dedans. Il écoute le chant des oiseaux ; mais c'est pour mieux percevoir l'écho de ce chant dans son âme. Et il perçoit les mille et une résonances de l'écho, parce que chacun des oiseaux — le merle, le bouvreuil, la fauvette, le rossignol — garde sa note dans le concert sous la feuillée. Le *Cantique des Créatures*, de François d'Assise, est une prière qui a son climat sentimental chez nous. Il faut se garder d'opposer aux Latins les Germains, aussi longtemps que ces jeux d'antithèses se placent sous le signe de l'antagonisme stérile. Mais des contrastes peut jaillir la lumière.

Or c'est un trait de lumière, pour qui veut pénétrer l'âme wallonne, que l'attitude du Wallon devant la nature. La nature ne nous apparaît pas comme le Grand Tout où il fait bon se fondre, se dissoudre, mais comme le spectacle multiforme, changeant, de ce qui vit, de ce qui se passe et se renouvelle sans cesse. Les Wallons, qui savourent la beauté du paysage, ne sont pas des peintres cependant. Pour fixer sur la toile un moment de leur sensibilité, il faudrait d'abord arrêter le flux éternel, le « *panta rheï* »... Ils préféreront la musique, de tous les arts le plus subjectif, le plus individuel sans doute. Voilà pourquoi à la palette du peintre flamand nous opposons les riches tonalités de nos musiciens de Wallonie. Le peuple de chez nous est un peuple qui chante.

D'une sensibilité qui peut paraître à fleur d'épiderme, prompt à la repartie, spirituel jusqu'à la gouaille, pudique dans ses expansions, défenseur obstiné du château intérieur, si jaloux de ton « moi » que tu te chanteras, pour ton plaisir solitaire et secret, la musique de tes plus beaux rêves : tel, mon frère wallon, je te reconnais, tel je t'aime!

\* \* \*

Mais l'âme wallonne, à son tour, est infiniment nuancée. Il faudrait distinguer le Borain du Liégeois, l'Ardennais du Hesbignonn, l'homme de Chimay de l'homme de Nivelles. Tous ces exemplaires d'un même type humain ont leurs caractéristiques émouvantes ou drôles. Ce n'est pas seulement affaire d'accent local. Ni de costumes régionaux. Certes, les traditions folkloriques ne meurent qu'à regret. Un « Binchou » sera fier, tant que Binche sera Binche, des grelots de sa ceinture et des plumes de son chapeau. Il arrive encore de croiser, sur la route des Fagnes, la paysanne plus ridée que reinette au cellier et qui n'a pas consenti à laisser sur l'armoire de frêne le chapeau à bavole. Mais les Wallons sont aussi différents les uns des autres, parce que la nature du sol et les habitudes de vie leur ont façonné tel ou tel visage.

Ce serait le lieu de dire la rude existence du mineur, du métallurgiste, du souffleur de verre, de la hiercheuse. Les bronzes de Constantin Meunier surgissent sous nos yeux. Ils disent la beauté de l'effort rude, des muscles tendus, des dos qui s'arc-boutent, la splendeur du feu dompté, de la terre éventrée jusqu'en ses profondeurs. L'ouvrier wallon est aussi un artisan racé. Héritier des traditions des métiers de nos bonnes villes, il a sauvé, à travers les siècles et en dépit du machinisme, le goût du figelage, le sens du « chef-d'œuvre » de maîtrise. Les batteurs de cuivre, les « copères » au pays de Dinant ont disparu. Mais restent les armuriers de Liège, les tisserands de Verviers et d'ailleurs. Un fusil liégeois est objet de patience et d'amour. Il ne s'agit pas seulement que l'arme soit de haute précision, le canon rayé selon les lois de la plus sûre balistique. Le spécialiste en chambre s'attache avec ferveur à graver l'écusson. Damasquiné comme un poignard d'émir, le fusil fera l'orgueil de celui qui sut y incruster, d'après un dessin inédit, filets d'or et nervures d'argent. De même, l'ouvrier de la laine supporte mal les règle-

ments d'atelier qui tendent à uniformiser les prestations devant le métier. C'est l'origine de conflits syndicaux, de grèves opiniâtres. Car l'individualisme n'a plus sa place au siècle où nous sommes. Et l'individu outrepassé, d'ailleurs, en maintes occasions, ses droits.

Le sol donne aussi ses conseils, ses « orientations ». Cette géographie humaine de la Wallonie, pourquoi n'irions-nous pas la suivre au penchant des coteaux, aux méandres des rivières? Nous n'avons pas encore rappelé que la terre wallonne est profondément ravinée. Les plus beaux sites de chez nous ferment le ciel sur un horizon tourmenté. Je crois que l'âme flamande doit quelque chose à l'immensité des plaines basses. Ces routes qui « s'allongent dans le soir, infinies », comme dit Verhaeren, sont favorables aux évasions sans but, vers N'Importe-Où. Le Wallon, par une sorte de choc en retour, est obligé de revenir constamment sur lui-même. Toute promenade a, pour lui, ses imprévus. Tout détour du chemin peut révéler la fumée d'un toit.

Et cependant, qui va du Tournais au plateau de Herve, prenant la Belgique en écharpe, sera frappé de la diversité des paysages. Mais la couleur du ciel — mauve et plus gris que bleu — reste la « dominante », et presque toutes les maisons ont un capuchon d'ardoises. Voici des champs de blé à l'ombre des terrils noirs. Voici la Sambre, si capricieuse en ses détours. Avec le Namurois commence la forêt d'Ardenne. Tous ces rochers friables portent l'empreinte du sabot de Bayard, le cheval des preux. Et comme il est devenu cher à nos cœurs, ce site de la vallée mosane qui vit la dernière ascension — la plus haute! — d'Albert le Grand!... Nous entrons sous la futaie luxembourgeoise. Brament les cerfs, grogne le sanglier. Dans la clairière, le sabotier entaille le bois tendre et, de la pointe du couteau, il gravera des fleurs sur les plus petits sabots.

De Pirmez à Severin, à Adolphe Hardy, nos poètes ont redit les enchantements de la forêt. Et c'est encore la forêt ardennaise, la forêt wallonne qui a le mieux inspiré un Lémonnier, un Van Lerberghe à la Ramonette. Nos eaux courantes, nos cascates attendent toujours d'être captées par quelque magicien du rythme. Mais peut-être qu'elles prolongent leur chanson sur les cailloux dans telle mélodie fluide de Lekeu?...

\* \* \*

Comment il s'amuse, le peuple wallon? — Avec bonne humeur.

La joie de vivre est comme un mot d'ordre, chez nous. Elle ne s'interdit pas les truculences rabelaisiennes. Le wallon (la langue wallonne), dans les mots, brave l'honnêteté. Quelques-uns des plus savoureux fabliaux — des plus lestes — du moyen âge ont été contés par nos pères. Ils savaient également dire le mot et faire la chose. Pas bégueules pour un sol. Religieux, au demeurant, avec une pointe d'anticléricalisme qui sent aussi son fabliau. Le moine et le curé sont prétextes à railleries. Dans les familles les plus chrétiennes, le sujet est inépuisable. Même les dîners au presbytère se pimentent d'anecdotes dont l'ensoufflé fait les frais.

Sans jamais tomber dans la goinfrerie, le Wallon est une « fine gueule ». Les crus les plus fameux achèvent de donner leur bouquet dans le silence poussiéreux des caveaux du notaire et du « gérant » de charbonnage. Tel capitaine d'industrie surmené ne consentira pas à passer son smoking pour une soirée au théâtre; mais il souffrira le supplice du plastron glacé si vous lui avez signalé le dernier restaurant où l'on mange. La carte gastronomique du pays wallon multiplie comme à plaisir les appellations savoureuses et les dyspepsies incurables. Tout

tévènement joyeux — ou triste — déclenche le rituel des agapes et libations. Mais c'est au fond des bourgades de province que se cultive et s'épanouit l'art difficile du bien-manger. Je songe à telle villette du Hainaut où l'on se met à table dès les onze heures du matin. A minuit, après le champagne, vient un gâteau au beurre et à la crème Chantilly!... Et c'est ainsi que nous souffrons presque tous d'une maladie de foie contractée par notre grand-père, lequel tranchait les noires venaisons au lendemain des chasses au daguet.

Le sport-roi de la Wallonie est le jeu de balle-pelote, cette « petite reine blanche » dont un de nos conteurs, Maurice des Ombiaux, a dit le prestige sur les jeunes garçons. C'est un jeu très vif, très allant, où l'esprit d'équipe cède aux improvisations fulgurantes du « petit-mitan » ou du « cordier ». Dis-moi comment ce peuple s'amuse, et je te dirai comme il est!

Au village, l'orphéon a la cote d'amour. Le Wallon, né musicien, aime que les cuivres versent en son cœur l'héroïsme dominical. Certaines régions, plus mélomanes, jouissent d'une réputation qu'elles défendraient au besoin à coups de trombone sur les crânes. C'est ainsi que Verviers se pique de donner l'*admittatur* aux chanteurs d'opéra et que le Borinage est la terre classique des ténors. Que de contre-ut ont été poussés, entre le saucisson et les cerises, sur le chantier, à l'heure de la pose méridienne, par un candidat à la Monnaie! Les musiciens ambulants réunissent les foules autour de l'accordéon et du violoneux. Le dimanche, sur les quais de Liège, le marché de la Batte est un concert en plein vent; et la Meuse emporte vers les plaines de Zélande des lambeaux de refrains et ces résidus puérils et touchants de la sensiblerie populaire.

D'ailleurs, le Wallon tient à passer pour un intellectuel, avec tout ce que l'étiquette comporte de sympathique et de détestable. J'ai dit déjà que l'ouvrier lit, matin et soir, « son » journal. Il le lit et il le commente. Il ne s'interdit pas de hanter la bibliothèque de l'instituteur ou du curé. Sans prendre conseil, ni du curé, ni de l'instituteur. Pour nourrir sa faconde naturelle, il fait ainsi provision de mots bien sonnants, de formules à l'emporte-pièce. Et ce serait peut-être le moment d'écrire un paragraphe sur les dangers de l'instruction gratuite, obligatoire et mal digérée.

\* \* \*

Mais ce témoignage d'un Wallon sur les Wallons ne peut se clore sur une note chagrine. Seule, serait de mise la raillerie légère. J'y renonce pourtant. Au moment de signer les quelques pages qui doivent dire, par delà la frontière, nos singularités de Gaule, je sens trop bien que j'ai mis l'accent — que je me devais de mettre l'accent — sur nos qualités plus que sur nos défauts. J'évoquais, en commençant, le travail de mensuration des anthropologistes. On ne fait pas de science exacte, froidement objective et objectivement ennuyeuse, lorsque le cœur est en cause.

Parce que j'aime ma Wallonie de tout mon cœur, je voudrais que la leçon de mon témoignage wallon se traduise par un accroissement de sympathie, de curiosité diligente et fervente pour mon cher petit pays.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

## Le Prince de Ligne<sup>(1)</sup>

Le siècle est guerrier. Son histoire est pleine d'un grand bruit d'armes et de trompettes, les guerres en font la trame, non de ces affreuses guerres nationales dont nous avons vu l'horrible spectacle et dont la menace, hélas! pend encore sur nos têtes, mais des guerres dynastiques qui causaient assurément pas mal de dégâts, mais qu'on faisait faire par des professionnels et que les gentils-hommes, qui y exerçaient presque tous les commandements, considéraient comme une sorte de sport dangereux, n'ayant contre l'ennemi aucune animosité particulière et changeant même parfois de camp sans encourir le moindre blâme. Au sortir de l'adolescence, le jeune prince de Ligne commence donc à vivre dans la carrière des armes. C'était celle qu'il préférait, celle dont il espérait la gloire. Tout enfant, il avait assisté comme assiégé au siège de Bruxelles par le maréchal de Saxe, et sa première ambition avait été d'égaliser le prince Eugène et d'infliger de belles défaites aux Français, alors ennemis de sa souveraineté. Aussi note-t-il que la première grande joie de sa vie fut son premier uniforme. On lui avait fait prendre du service dans le régiment qui était la propriété de son père. Ligne-infanterie. Presque en même temps on le marie. Un beau matin, son père le fait monter avec lui dans sa grande chaise de poste et, sans rien lui dire, l'emmène à Vienne. Au débotté, on le conduit dans une maison où il trouve quantité de jeunes et jolis visages. Femmes, filles? Il ne sait, mais toutes sont en grand apparat, avec un air de dissimuler des rives sous la poudre, le fard et cette gravité de commande que l'on a toujours su pratiquer dans les Allemagnes. N'était la présence de son père, le prince Charles-Joseph eût cru volontiers à une mascarade. Il fait pourtant sa révérence. On lui répond par mille cérémonies, si bien que le voilà plus embarrassé que le jour où il fut présenté à l'Impératrice-Reine. Enfin, on se met à table, et le jeune prince se trouve placé à côté d'une enfant de quinze ans qui le regarde avec de grands yeux étonnés et répond à peine aux mots qu'il lui dit. Ce n'est que le soir qu'il apprit par son valet de chambre qu'il s'agissait d'un mariage pour lui. Mais il fut fort embarrassé de savoir quelle était celle qu'on lui destinait parmi toutes ces jeunes personnes qu'il avait vues et il se demandait même, a-t-il raconté, si ce n'était pas celle qui en réalité devint sa belle-mère. Heureusement, c'était de la fillette qu'il était question.

Huit jours après, le mariage avait lieu. Charles-Joseph de Ligne épousait Françoise-Marie-Xavière, princesse de Lichtenstein. Les deux époux n'avaient pas échangé vingt paroles. Ils ne firent réellement connaissance que beaucoup plus tard, à l'heure des chagrins et de la retraite.

Charles-Joseph s'était laissé marier de bon gré, parce que c'était l'usage, que telle était la volonté paternelle à laquelle on ne résistait point, enfin parce qu'il savait que, dans sa vie sentimentale, cela n'aurait pas beaucoup d'importance. Il trouvait l'aventure bouffonne et ne le cachait guère. Après la première nuit de ses noces, à 6 heures du matin, n'imagina-t-il pas de partir pour la chasse? Il a toujours aimé la chasse, mais en cette circonstance, il en convient, c'était un air de bravade qu'il voulait prendre; on ne s'était pas donné la peine de le consulter, il ne se donna pas celle d'être aimable.

Ce mariage eut du moins pour Charles-Joseph de Ligne l'avantage de le délivrer à demi de la tutelle paternelle. La guerre allait bientôt le libérer d'ailleurs de toutes les corvées de la vie

de famille. Elle venait d'éclater entre la Prusse et l'Autriche, alliée de la France cette fois. Il arrive trop tard pour assister à la bataille de Prague où les armées de l'Impératrice-Reine se font battre. A Kollin, où le maréchal Daun venge cette défaite, il fait partie de la réserve et ne voit le feu pour la première fois qu'à la petite affaire de Holzberg qui ne fut qu'une échauffourée, mais où il se distingua par sa bravoure. A Leuthen, qui fut une des plus savantes batailles et des plus belles victoires de Frédéric II, il tenta courageusement de couvrir la retraite et, par son sang-froid et sa bravoure, sauva les restes de son régiment.

Cette guerre de Sept ans fait l'enchantement des théoriciens de l'art militaire. C'est alors que le roi de Prusse fit preuve de son génie. Battu chaque année au début de la campagne par des forces supérieures, il arrivait à la fin de chaque campagne à redresser la situation à force d'audace, de ténacité et d'intelligence. Ligne avait beau servir dans les rangs de ses adversaires, il l'admirait fort... en artiste. Il n'était pas encore à l'âge où l'on réfléchit à ce que ces jeux de princes ont de cruel. Mêlée de fêtes et d'aventures amoureuses, la guerre, pour un homme de son rang et de son caractère, lui apparaissait comme un plaisir autant que comme un devoir. Brave, étourdi, bon enfant, il semble s'être portraituré lui-même tel qu'il était à cette époque de sa vie quand, trente ans plus tard, écrivant à son ami Ségur, il trace ce crayon de Roger de Damas :

*« Je vois un phénomène de chez vous et un joli phénomène : un Français de trois siècles. Il a la chevalerie de l'un, la grâce de l'autre et la gaieté de celui-ci. Le grand Condé, François I<sup>er</sup> et le maréchal de Saxe auraient voulu avoir un fils comme lui. Il est étourdi comme un hanneton au milieu des canonnades les plus vives et les plus fréquentes, bruyant, chanteur impitoyable, me glapissant les plus beaux airs d'opéra, fertile en citations les plus folles au milieu des coups de fusil et jugeant néanmoins de tout à merveille. La guerre ne l'enivre pas, mais il y est ardent d'une jolie ardeur comme on l'est à la fin d'un souper. Ce n'est que lorsqu'il porte un ordre et donne son petit conseil qu'il met de l'eau dans son vin. Il s'est distingué aux victoires navales que Nassau a remportées sur le capitain pacha; je l'ai vu à toutes les sorties de janissaires et aux escarmouches journalières avec les spahis; il y a été déjà deux fois blessé. Toujours Français dans l'âme, il est Russe par la subordination et le bon maintien. Aimable, aimé de tout le monde, ce qui s'appelle un joli Français, un joli garçon, un seigneur de bon goût de la Cour de France. Voilà ce que c'est que Roger de Damas. »*

Tel était Charles-Joseph de Ligne, gentilhomme belge, sujet de l'impératrice d'Autriche au commencement de la guerre de Sept ans et bien qu'il n'eût pas encore mis les pieds à la Cour de France. Il allait bientôt y faire ses débuts et dans les conditions les plus heureuses. S'étant distingué à la bataille de Hochkirch, il y avait été fait colonel, ce qui lui valut avec son père une correspondance célèbre :

*« Monseigneur, lui écrivait-il avec les formules de respect que commandait la politesse du temps, j'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que je viens d'être nommé colonel de son régiment. »*

Le prince Claude-Lamoral répondit :

*« Monsieur,*

*» Après le malheur de vous avoir pour fils, rien ne pouvait m'être plus sensible que le malheur de vous avoir pour colonel. »*

Mais il n'eut pas le dernier mot. Charles-Joseph lui répondit, toujours avec le plus profond respect :

*« Monseigneur,*

*» L'un et l'autre ne sont pas de ma faute, et c'est à l'Empereur que Votre Altesse doit s'en prendre pour le second malheur. »*

(1) Voir la *Revue* du 26 juillet.

Il prit encore une part importante à la bataille de Maxen, qui fut une des plus grandes défaites des Prussiens, à qui on fit 8,900 prisonniers, de sorte qu'en récompense de sa belle conduite, on le chargea d'aller porter la bonne nouvelle à Versailles.

Versailles! On s'imagine difficilement aujourd'hui ce que la Cour de Versailles représentait alors aux yeux de toute l'Europe. Ligne est ébloui à la pensée d'y paraître presque en ambassadeur. Bien qu'il n'eût que vingt-quatre ans, ce n'était pas tout à fait un courtisan novice qui allait paraître devant Louis XV. L'illustration de sa maison et la bienveillance de l'Empereur lui avaient valu d'être chambellan à quinze ans. Depuis le commencement de la guerre, il séjournait chaque année quelques mois à Vienne entre deux campagnes et Marie-Thérèse, que sa jeunesse étourdie amusait, lui passait bien des choses qu'elle n'eût pas tolérées de la part d'un autre, de sorte qu'il faisait plus ou moins figure de favori; mais, malgré l'air de majesté d'ailleurs un peu engoncée dans sa bonhomie que l'Impératrice-Reine avait donné à son palais, le modèle de toutes les Cours européennes demeurait la Cour de France. Louis XIV avait fixé les rites de la religion monarchique avec une rigueur dogmatique, mais en dépit du grand style qu'il avait donné à la fonction royale, l'étiquette, même de son temps, s'était adoucie au contact de la sociabilité française en une sorte de courtoisie souveraine qui demeurait inimitable. Sous le règne de Louis XV, le style de la Cour s'était nuancé d'une facilité qui étonna toujours un peu les étrangers, mais qui, tout de même, les séduisait. Quel plaisir pour un jeune homme un peu vain et très ardent au plaisir que de paraître sur un tel théâtre, non en comparse, mais en premier rôle! Il lui fallut en rabattre. Ce premier rôle, il devait le tenir un moment à la Cour de France, mais un peu plus tard, sous un autre règne.

Il fut reçu avec beaucoup d'honneur par le Roi qui lui donna une tabatière d'or ornée de son portrait, et fut présenté à la Reine et à M<sup>me</sup> de Pompadour qu'il appelle « une espèce de seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première ».

Louis XV n'aimait pas les nouvelles figures et ne se confiait jamais. Il se contenta de poser au messager de victoire vingt questions indifférentes et, dit notre héros, plus ou moins saugrenues. Quant à la favorite, elle lui dit, raconte-t-il, « cent balivernes politico-ministérielles et politico-militaires ».

En somme, il fut assez déçu. Il était arrivé tout gonflé de son importance et du succès dont il apportait la nouvelle; il s'aperçut très vite que, vu de cette Cour aux intrigues compliquées, toute pénétrée encore de sa toute-puissance et sûre de sa pérennité, ce succès paraissait bien peu de chose. Par contre, Paris l'enchantait. Il y mène grand train, insoucieux de la dépense, ayant appris bien vite l'emploi des lettres de change. Il se lie avec tous les petits maîtres, soupe chez les actrices les plus célèbres, se mêle à la foule et au monde. Puis, après quatre mois de séjour, passant par Belœil et Baudour où il n'esquive pas la semonce paternelle, car il était couvert de dettes, il regagne l'armée, ravi de ces vacances de guerrier et non moins heureux de reprendre le service. A l'armée, il retrouvait en effet son climat favori. Il y était très aimé. Quand il revint, son chef, le général Lascy l'accueillit par ces mots : « Ah! mon cher Charlot, vous voilà enfin! On s'ennuie sans vous! » Ses camarades lui faisaient fête et ses soldats, envers qui il était beaucoup plus indulgent et plus humain qu'il n'était alors à la mode de l'être, l'acclamaient avec frénésie chaque fois qu'il paraissait parmi eux.

Et la guerre continue, succès et revers. Souvent vaincu, dominé par le nombre, souvent vainqueur, Frédéric II finit par avoir raison de la patience de ses adversaires. La mort de la tsarine Elisabeth le délivre des Russes qui, défaits chaque année, reparaissent l'année suivante, toujours plus nombreux. Choiseul et Marie-Thérèse constatent que leurs finances sont épuisées

et que cette guerre, qui ruine l'Europe au seul profit des marchands de Londres devenus grâce à elle les maîtres du commerce et des mers, est absurde. On fait la paix à Huberstbourg, et Ligne rentre en Belgique.

En 1766 son père mourut. Le prince Claude-Lamoral s'éteignit doucement en son château de Belœil, pleuré de ses domestiques, de ses vassaux et même de son fils, pour qui il avait toujours été si indifférent et si dur, tant en ce temps-là on avait encore le sentiment que l'autorité légitime doit s'exercer sans indulgence. Il allait être donné à Charles-Joseph de Ligne d'assister au renversement de toutes ces valeurs...

Cette mort change du tout au tout sa situation. Le voilà prince souverain de Fagnolle, terre pour laquelle il ne relevait que de l'Empire, propriétaire de Belœil, Blicquy, Ligne, Villers-Notre-Dame, Villers-Saint-Amand, Ellighies, Sainte-Anne, Stambruges, Quevaucamps, Ville-Pommereul, Hautrages, Imbrechies, Montreuil, Thulin, Baudour, Silly, Cambron-Gondregnies, Jeumont, Rouvroil, Herchies, Antoing, Vezon, Fontenoy, Vaulx, Péronne, Maubray, Bramesnil, Istrud, Fauquembergue, Quarouble, Huysse, Castres, Rumpst, Gelen, Amstenraed et autres lieux, un des plus riches propriétaires des Pays-Bas et même de toute l'Europe.

Finis, le temps des emprunts et des expédients. Et, — est-ce un heureux trait de caractère? — à la différence de son père, il juge sa fortune assez grande pour n'avoir pas à l'augmenter, mais au contraire à la dissiper. En tout cas, ce trait de caractère-là fut moins apprécié de ses descendants que de ses contemporains. Trouvant dans ses papiers de famille une note où notre prince avait griffonné de vagues comptes, son petit-fils, président du Sénat de Belgique, écrivit en marge, d'une plume rageuse : « Certifié non-conforme par le petit-fils endetté de cet illustre aïeul à la tête anti-financière. » Mais quelle belle vie fut la sienne, brillante, amusante et bienfaisante! Humanitaire et libéral à la façon de la noblesse française de son temps, il mettait l'humanité en action plus encore par caractère et bonté naturelle que par système. Il eût voulu associer tout le monde à ses plaisirs. Donnant sur le canal de Bruxelles une fête nautique à la duchesse de Bouillon dont il se disait amoureux, il convie tout le populaire, voire les « capons », c'est-à-dire les débardeurs du port, à danser, à boire, à festoyer au cabaret fameux du Marly où aborde la flotte enchantée qui porte la compagnie. Une autre fois, à l'occasion de l'inauguration d'une statue du prince Charles de Lorraine, dont il fut toujours l'ami et le favori, il convie les bourgeois de Bruxelles à dîner dans les jardins de son hôtel. A Belœil, qu'à l'exemple de son père il embellit, mais au goût du jour, il est, du moins quand il a le temps d'y songer, le plus indulgent et le plus bienfaisant des seigneurs. Entre-temps, il visite son Europe, curieux de tout et le nez au vent. Il voyage en Angleterre, voit Londres, Bath, Oxford. La propreté, l'ordre anglais, le ton franc et libre des femmes l'enchantent, mais il n'approuve pas l'engouement, l'anglomanie de tant de Français d'alors. Comme Voltaire, un jour, lui vante la Constitution anglaise : « Ajoutez, objecte-t-il, comme soutien l'Océan, sans lequel elle ne durerait pas. » Il se promène à Lyon, en Provence. Le grouillement semi-oriental de Marseille le séduit, de même que la volupté de Venise. Un joli visage entrevu, une passade pour une actrice, une fête annoncée et le voilà qui part pour l'autre bout de l'Europe. A Amsterdam, pour une fille, il se prend de querelle dans un musico avec une bande de jeunes bourgeois hollandais. Il brise sa canne sur la tête d'un de ses adversaires, se fait rouer de coups par les autres, et finit par être conduit au poste, d'où son hôte, qui ne vint le réclamer que le lendemain, eut d'autant plus de peine à le faire sortir qu'il avait traité de haut en bas le magistrat qui l'avait interrogé. A Vienne il est toujours bien accueilli par

Marie-Thérèse et surtout par l'empereur François qui le prend pour compagnon, presque pour complice de ses plaisirs. Mais c'est à Paris qu'il fait les plus longs séjours. De Belœil, il lui arrivera d'y aller pour assister à une représentation de l'Opéra. La route est longue en chaise de poste : tant pis, on crèvera les chevaux s'il le faut, mais on arrivera à temps. D'autres fois il s'y fixera pour quelques mois. Il va peu à la Cour de Versailles, assez morose à la fin du règne de Louis XV et qui l'ennuie, mais à la ville, il est un des hommes à la mode. Il ne renonce pas à la mauvaise compagnie qui l'avait tant amusé lors de son premier séjour, mais il fréquente aussi la meilleure. On le rencontre chez M<sup>me</sup> du Deffand, chez M<sup>me</sup> Geoffrin, chez M<sup>me</sup> de Mirepoix. Il est des familiers du prince de Conti. Curieux des hommes illustres, il est reçu par Voltaire à Ferney et visite dans son humble logis de la rue Plâtrière, Jean-Jacques Rousseau, à qui il offre un asile dans son domaine de Fagnolle.

\* \* \*

Nous en sommes en 1775. Le prince de Ligne a quarante ans, et la période la plus brillante de sa vie commence. Louis XV vient de mourir. Nous avons vu que, tant que le Bien-Aimé avait vécu, le prince de Ligne avait peu fréquenté Versailles : il s'y ennuyait. Il avait cependant fait partie de la société de M<sup>me</sup> de Barry dont il préférait l'humeur bonne fille aux grands airs de M<sup>me</sup> de Pompadour. « Elle était, écrivit-il, très belle à voir et très bonne à avoir ! Elle n'a jamais fait de mal à personne. »

Avec le nouveau règne, la Cour prend tout de suite un air de vertu, mais aussi de gaieté. La naïveté, la légèreté, le goût d'amitié de Marie-Antoinette l'anime. Ligne a toutes sortes de raison de donner son dévouement à la jeune reine. C'est la fille de sa souveraine. Encore Dauphine, elle lui a fait le meilleur accueil. Il l'a trouvée charmante au point qu'il en serait devenu amoureux s'il avait pu croire aux passions qu'on sait ne pouvoir être réciproques. Il est tout de suite de sa société la plus privée. Il n'a garde de se mêler à la politique, mais on le consulte sur bien des choses et notamment sur les embellissements de Trianon. Il jouit d'un crédit qu'il n'a jamais eu à Vienne et Louis XVI lui-même s'est pris pour lui d'une véritable amitié. Il a la prudence d'être absent lors de la visite de son auguste maître l'empereur Joseph II, mais il résout plusieurs fois avec beaucoup d'esprit les questions d'étiquette que soulève la venue de quelques princes allemands dressés de toute leur vanité sur leurs innombrables quartiers de noblesse. Il marie son fils aîné, le prince Charles, dans la société des Polignac, qui lui trouvent une jeune héritière polonaise, la charmante Hélène Massalska, qui fut au couvent de l'Abbaye-aux-Bois l'amie de cœur de Bichette de Polastron et qui, plus tard, lui causera tant de chagrin en abandonnant son mari pour vivre avec le comte Potocki. Il est l'ami intime du comte d'Artois qui est alors une manière de Prince Charmant et qu'on appelle Galaor. Ce ne sont que fêtes, que bals, soupers et parties de chasse, une jolie vie de jeune Cour, pleine d'insouciance et d'enfantillages. Ligne, plus âgé, n'est pas le moins enfant de tous, et son insatiable imagination invente mille folies. L'histoire devait être bien sévère à ces enfants. Mais peut-être est-il des heures où les plus innocents enfantillages deviennent de lourdes fautes. Le gentil comte d'Artois des années 80 n'a commis qu'un crime, c'est de garder toute sa vie, et même dans la dévotion de son vieil âge, l'âme puérile et vaine du prince Galaor. Il perdit ainsi à jamais la monarchie qu'un peu de bon sens et de sérieux aurait peut-être pu sauver.

Pourtant, le prince de Ligne va quitter brusquement cette vie

d'enchantement. D'autres aventures l'appellent. Un beau soir, après avoir soupé joyeusement à l'hôtel de Polignac, il monte en chaise de poste et part pour la Russie. Le prétexte est d'obtenir de l'impératrice Catherine II la reconnaissance de certaines créances que la famille d'Hélène Massalska avait fait figurer dans sa dot. La raison vraie, c'est le désir de changer d'air, de voir du pays et de faire connaissance de la Sémiramis du Nord qui manquait à sa collection de grand homme. Il est accompagné de son fils Charles, du chevalier de Lisle, sorte de factotum mondain, un peu important et un peu importun, agréable compagnon, et de son secrétaire Sauveur Legros. Le voyage comporte une seule escale à Berlin, où Ligne va voir le roi Frédéric contre qui il a fait la guerre et qui est un des hommes qu'il admire le plus. Le vieux Fritz lui fait le meilleur accueil, lui montre ses soldats, ses bâtiments, et cause avec lui de toutes choses avec abandon. Puis on part pour Saint-Pétersbourg au travers des plaines monotones et désolées de la Prusse Orientale et des pays baltes. L'accueil qu'on fait à notre prince à la Cour de Russie n'est pas moins brillant que celui de la Cour de Prusse. Il est même si amical que Ligne oublie totalement l'objet de son voyage et néglige de faire valoir ses créances. Le moyen de parler d'argent à une grande souveraine qui vous accueille avec tant de bienveillance ? Et notre prince, après quelques mois de séjour, revient en Belgique Gros-Jean comme devant, mais ravi de son voyage. Ce n'est pourtant que quelques années après qu'il devait avoir son grand moment russe.

L'Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle offre un étrange spectacle. La société se dissout, mais dans une atmosphère de fête ; tout le vieil édifice craque, mais joyeusement. Il y a bien quelques esprits inquiets qui sentent venir l'orage, mais ils n'en parlent qu'à voix basse, de peur de paraître ridicules. Les ordres privilégiés creusent leur propre fosse, mais avec le rire aux dents. Il y a plus d'un demi-siècle déjà que le dogme et la discipline de l'Eglise ne sont plus guère pour les gens du monde qu'un thème de plaisanteries : les curés de campagne, dit-on, sont seuls à conserver la foi. Quant à la noblesse, elle croit encore moins à ses droits qu'à ses devoirs. Il n'est pas vrai qu'elle ait perdu les vertus qui lui sont propres : jamais elle n'eut plus d'honneur et de générosité. Et d'autre part, dans ce monde d'apparence si frivole, l'usage de la langue romanesque et sensible a fini par laisser dans tous les cœurs une alluvion de bonté active et de vraie tendresse humaine. C'est une mode d'être libéral, et il n'est pas de mode durable sans un peu de sincérité.

Comme la France, en fait de civilisation, a quelque cinquante ans d'avance, c'est dans ce pays que la transformation des mœurs est le plus visible, mais toute l'Europe la subit. Cette amabilité, d'ailleurs, cette douceur de mœurs qui pénètre peu à peu toute la gentilhommerie n'a pas altéré ses jolies qualités guerrières. Sur toutes les routes du vieux et du nouveau monde on rencontre quantité de jeunes gentilshommes qui jouent au chevalier errant, toujours prêts à se battre pour la liberté comme en Amérique, pour la Croix, bien qu'ils en rient, comme en Turquie, pour l'honneur, pour rien, pour le plaisir du risque. Au moindre bruit de guerre, des centaines d'épées sortent de leur fourreau de soie. C'est le marquis de Lafayette, c'est le comte Roger de Damas, c'est le marquis de Rochambeau, c'est le comte de Fersen, le comte de Stedick, le prince de Nassau, — car des chevaliers français sont de toutes les nations, — c'est notre prince de Ligne qui n'est pas le plus jeune, — il a dépassé la cinquantaine, — mais qui n'est ni le moins aimable ni le moins fou. Pleins d'honneur et de bravoure, prodiges de leurs biens, prodiges de leur sang, ils ont toutes les vertus des races nobles, mais ces vertus, hélas ! ne seront plus bientôt que des vertus périmées, si bien que plus encore que leurs vices elles contri-

hueraient à leur ruine. Ce n'est peut-être pas tant sous le poids de ses fautes que ce monde s'écroule que par l'usure du temps. Il sent la poussière du passé, et cette poussière a beau être parfumée à la bergamote, ce n'en est pas moins de la poussière de morts. Il n'est point jusqu'à la gaieté du siècle dont le prince est si joliment animé qui ne soit une gaieté de vieux enfants. Vue à distance, la politique même, en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a l'air d'un enfantillage de vieillard. Ces combinaisons trop savantes, où la raison d'Etat, l'esprit de conquête, l'intérêt des dynasties moribondes s'enchevêtrent bizarrement au gré des intrigues de Cour, ont quelque chose de puéril quand on songe au grand bouleversement qui se prépare. Tous ces souverains se surveillent jalousement avec les formes de la politesse la plus ravissante et mesurent mutuellement leurs agrandissements possibles avec l'humeur récriminante d'enfants à qui on partage un gâteau. Leur diplomatie de forme si courtoise n'est faite que de ruse et de perfidie. De tous ces ministres qui croient conduire l'Europe, le seul honnête homme, c'est le comte de Vergennes, le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, qui voudrait donner à la France le rôle d'arbitre pacifique, et qui s'efforce de défendre le droit des nations, le droit futur qu'il a entrevu. Mais cette politique passe pour une petite politique, cette sagesse pour une petite sagesse et cet honnête homme pour un petit homme.

Les grands princes, eux, ne songent qu'à de grandes conquêtes. Deux pays, à l'Orient de l'Europe, se trouvent dans un état de faiblesse et de décadence qui semble prévoir une proche dissolution : la Pologne et la Turquie. Leurs voisins, Autriche et Russie, sans parler de la Prusse qui veille, se préparent à la curée, et celle-ci n'est retardée que par la difficulté que les partageurs ont à se mettre d'accord. D'autre part, ils tiennent à y mettre des formes. Des formes juridiques ? Si l'on veut : « On trouve toujours assez de pédants pour justifier les conquêtes des princes », disait Frédéric II, mais surtout des formes diplomatiques, un air d'élégance et de magnificence digne de la Sémiramis du Nord et du Rénovateur de l'Empire. Le sort des peuples va donc se régler au son des violons, l'éclat des fêtes cachera l'intrigue et ce qui servira de prélude au partage de la Pologne et de la Turquie, ce sera une féerie politique que les contemporains compareraient au voyage de Cléopâtre et qui nous fait plutôt penser à la cérémonie turque du *Bourgeois gentilhomme*, c'est le voyage en Tauride...

Le prince de Ligne dit assez drôlement qu'il était dans sa destinée de faire ses débuts dans la politique en qualité de « jockey diplomatique ». En réalité, s'il fut convié par Catherine et agréé par Joseph II, ce fut comme homme agréable, comme « ami » des deux souverains, capable, par sa réputation de légèreté même, par ses étourderies souvent calculées, d'adoucir les contacts, de mettre de l'huile dans les rouages, de rompre les chiens quand la conversation devient difficile, et par-dessus tout d'apporter à ce voyage diplomatique la nuance de gaieté et de confiance que, de part et d'autre, on souhaitait qu'il eût.

Je ne raconterai pas le voyage de Tauride. Cela nous mènerait trop loin. Le but véritable était d'entraîner Joseph II dans une nouvelle guerre contre la Turquie, le but avoué était de lui montrer les provinces de Kouban et de la Crimée que la Porte, vaincue, venait de céder à la Tzarine, qui les avait données à gouverner à son ancien amant devenu son plus intime conseiller, le prince Potemkine. Cet habile homme connaissait à fond sa souveraine, sur les sens et le cœur de qui il avait régné quelque temps. Il savait à quel point cette femme, par ailleurs si positive, avait besoin de chimère, de caprice et d'optimisme. Maniant les foules et les trésors à la façon d'un satrape oriental, il a paré le pays d'un prodigieux décor, élevant comme par magie des palais, des jardins, des villages, sinon des villes, dans la steppe à demi

désertique. C'est une tradition qui ne s'est pas perdue en Russie. Quand on promène aujourd'hui nos intellectuels à Moscou et dans les lieux circonvoisins, de nouveaux Potemkine leur font voir de nouveaux décors; mais ce ne sont plus des décors de fête et de prospérité que l'on dresse pour les nobles étrangers, c'est un décor d'austérité scientifique... Des historiens indiscrets ont rapporté depuis que, pour amener cette figuration sur le devant de la scène, le Potemkine de la grande Catherine déporta des populations entières, mais ce sont là des détails que, dans l'entourage de l'Impératrice, personne ne *voulut* voir et qu'aucun témoin officiel ne vit. Le prince de Ligne pas plus que les autres. C'est en *témoin* qu'il assista au voyage de Tauride comme à tous les grands événements de son temps, mais en témoin ébloui. Il n'était pas, du reste, de ces esprits moroses qui font tous les sacrifices à la vérité et il était trop homme de goût pour apercevoir ce qu'il ne fallait pas apercevoir chez les gens qui le recevaient si bien. Aussi les charmantes lettres qu'il adressa à la marquise de Coigny, véritables relations de voyage destinées à ses amis de Paris, ne sont-elles pas précisément des documents historiques, mais comme elles donnent bien l'atmosphère du voyage et le décor de cette politique de féerie qui devait si mal finir! Elles sont d'ailleurs, du moins dans une certaine mesure, une date dans l'histoire de la littérature française.

Ligne, plein de gaieté, d'entrain, d'une verve intarissable, mais du tact le plus exquis, plut à tout le monde au cours de ce voyage, et surtout à Catherine. Reconnaisante à l'homme d'esprit qui l'avait tant amusée, elle lui donna des terres en Crimée. Et quelles terres! On dirait que l'Impératrice les a choisies pour enchanter une imagination que les lettres avaient nourrie. N'y voit-on pas les restes d'un temple de Diane, qu'illustra, dit-on, le sacrifice d'Iphigénie? C'est le pays de Mithridate. Ovide y vécut ses années d'exil et l'on y rencontre à chaque pas les plus nobles souvenirs de l'histoire et de la fable.

Ligne va visiter son nouveau domaine et faire connaissance avec ses tartares de vassaux. Il s'attarde sur le promontoire de Parthenizza, d'où il croit apercevoir les rivages de l'antique Idalie. Il évoque les ombres d'Iphigénie, d'Agamemnon, de Thoas, de Mithridate, d'Ovide. Il les associe à sa propre vie et il écrit à la marquise de Coigny cette fameuse lettre de Parthenizza où l'on peut voir la première apparition dans la littérature française de ces méditations lyriques, historiques et philosophiques sur un paysage qui, de Volney et de Chateaubriand jusqu'à Barrès, constituent un genre littéraire qui est, je crois, exclusivement français.

A la vérité, je doute fort que M<sup>me</sup> de Coigny ait jamais reçu cette méditation sur le promontoire. Cette charmante, spirituelle et méchante femme, qui était alors au plus fort de sa passion pour Lauzun et de sa haine pour Marie-Antoinette, était bien la dernière personne à qui l'on pût songer à faire des confidences intimes. Que Ligne ait pensé à elle pour lui raconter spirituellement ses aventures de voyage, afin d'en faire part à ses amis de Paris, c'est fort naturel, mais quant à épancher son cœur, il n'a pas dû y songer. La vérité, je crois, c'est que la lettre de Parthenizza, Ligne se l'écrivit à lui-même et que, quand en 1801 il inséra dans *Mélanges* sa correspondance avec la marquise, en guise de récit de son voyage en Tauride il lui plut d'y joindre ce morceau qui tient à la fois des effusions de Chateaubriand et du monologue de Figaro, fragment de miroir où il s'était regardé un jour.

Le voyage de Tauride eut pour conséquence, comme l'avait voulu Catherine, une guerre austro-russe contre la Turquie. Celle-ci paraissait à la veille de l'effondrement; elle se tira d'affaire, parce que chacun des deux alliés désirait accaparer le plus grand profit des conquêtes communes en mettant sur les

épaules de l'autre les plus grands frais. On n'aboutit pas à grand-chose, mais il y eut quelques beaux faits d'armes : la prise d'Oscaw, celle de Belgrade, celle de Sabacz où Charles de Ligne, le fils aîné de notre prince, se distingua tout particulièrement. Celui-ci remplit lui-même fort dignement son rôle et, bien que jamais il ne commandât en chef, contribua largement à la prise de Belgrade. Après quoi, l'on piétina. La peste se mit dans les rangs des armées, si bien que tous les belligérants furent heureux de faire la paix. La Russie se préparait du reste au partage de la Pologne, dont elle entendait bien prendre le plus gros morceau, et Joseph II, malade, désespéré par l'échec de ses réformes, s'était mis sur les bras, dans les Pays-Bas, une véritable révolution.

\* \* \*

Tandis que le prince de Ligne faisait sa cour à Catherine II et guerroyait contre les Turcs, oubliant complètement qu'il était gouverneur de Mons, de grands événements se déroulaient en effet dans son pays, prélude de plus grands événements qui allaient bientôt se dérouler en France. Plein d'intentions excellentes, Joseph II s'y était pris le plus maladroitement du monde pour opérer des réformes centralisatrices dans un pays où la vie locale et municipale était intense et l'éducation politique, comme l'instruction, à peu près nulle. Il s'arrangea pour coaliser contre lui la minorité de partisans des lumières qui lui reprochaient son despotisme et les traditionalistes conservateurs qui lui en voulaient de toucher à leurs privilèges, de sorte que ce fut en Belgique, sous le plus éclairé des souverains de l'époque, que s'alluma l'étincelle qui devait mettre le feu à l'Europe et faire sauter le vieux monde. A l'appel du clergé, beaucoup plus qu'à celui des « philosophes », toutes les classes prirent part à l'insurrection. Vivant depuis près de deux ans à l'autre bout de l'Europe, occupé de sa guerre, de ses Russes, de ses Tartares et de ses Turcs, le prince de Ligne ignorait à peu près tout ce qui se passait dans son pays, lisant à peine les rares nouvelles qu'il en recevait par son intendant van den Broeck. Aussi d'abord ne comprit-il rien à la froideur que l'Empereur lui témoigna malgré son succès de Belgrade, puis à la véritable disgrâce dont il commença à sentir les effets. Il ne savait pas que van den Broeck passait pour une forte tête du parti des Etats, que la princesse elle-même s'y était compromise, et que son second fils Louis avait rejoint l'armée des « rebelles ».

Joseph II, d'ailleurs, ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était trompé et que tout cela s'était passé à l'insu du prince. Presque mourant, il eut avec Ligne une dernière entrevue pleine de confiance et de mélancolie, à laquelle, depuis, le prince ne pensa jamais sans que les larmes lui vinssent aux yeux. L'Empereur, désespéré et sentant venir sa fin, commanda à celui dont il avait douté de rentrer dans son pays, pour y veiller à ses biens et pour réconcilier, si c'était possible, les Belges avec leur souverain,

Ce n'était pas possible, et le prince de Ligne, rentré en Belgique, se trouva dans une situation très fautive, considéré à peu près comme un traître par les uns et les autres. Aussi, sous prétexte de ramener ses troupes de Moravie où elles étaient cantonnées, repartit-il pour l'armée le plus tôt qu'il put.

A partir de ce moment, les événements se précipitent. Joseph II meurt, laissant son trône à son frère, Léopold, grand-duc de Toscane, personnage assez médiocre, mais dont la prudence et le bon sens un peu étroit allaient réparer une partie des fautes qu'avait commises son grand homme manqué de frère. La Révolution brabançonne ayant sombré dans la confusion et l'impuissance, le gouvernement autrichien fait sa rentrée et envoie, comme gouverneurs généraux, l'archiduchesse Marie-Christine et son mari, le duc Albert de Saxe-Teschen. Ligne, élu grand bailli

du Hainaut, est ratifié par l'Empereur. Il fait à Mons une entrée plus cocasse que solennelle : pour faire des économies de livrée, il avait imaginé de se faire accompagner de ses domestiques russes et tartares en costumes nationaux, ainsi que d'un dromadaire. Les populations avaient maintenant l'humeur sévère; on compara sa joyeuse entrée à une mascarade.

Mais rien ne compte auprès des événements de France. L'ancien régime s'est écroulé, la République est proclamée, le Roi est prisonnier. L'empereur Léopold, qui avait longtemps temporisé, meurt à son tour. Son successeur, François II, est partisan de la croisade antirévolutionnaire. L'Assemblée législative, d'ailleurs, le devance en déclarant la guerre à l'Autriche et à l'Empire. Toute la société française que Ligne a connue et aimée est passée à l'étranger; il reçoit à Belœil des émigrés par centaines et il partage leurs illusions. Comment ces armées de goujots, commandées par des généraux improvisés, résisteraient-elles un instant aux superbes troupes de l'Autriche et de la Prusse commandées par les élèves du grand Frédéric?

La bataille de Valmy le détrompa cruellement; son fils Charles y fut tué par un boulet français. La Belgique est envahie et, après la bataille de Jemmapes, conquise. Le grand bailli du Hainaut va rejoindre son souverain à Vienne. Un moment, le sort des armes le ramène dans son gouvernement, mais, après Fleurus, la conquête paraissant définitive, il quitte pour jamais Bruxelles et Belœil, tous ses souvenirs et toute sa fortune. Il ne les reverra jamais plus...

\* \* \*

C'est le crépuscule. La vie active du prince de Ligne est finie. Sa fortune, fortement compromise par ses prodigalités, est réduite à presque rien par les confiscations; pour la République qui règne sur ses anciens domaines, il est un émigré, et plus tard, c'est à son fils Louis, devenu citoyen français, qu'ils seront en partie restitués. Il vit à Vienne dans la gêne et dans une demi-disgrâce. On se méfie désormais de cet homme d'esprit, de cette langue indépendante, de cet Autrichien-Français qui fut l'ami de Voltaire et de Rousseau. On l'a nommé enfin feld-maréchal, mais on ne lui donne aucun commandement. Il voit se lever l'astre de Napoléon, d'abord avec horreur, ensuite avec admiration. Sa dernière ambition eût été de commander contre lui. On lui préféra Marck, le lamentable vaincu d'Ulm, et tous les autres incapables qui se firent si gentiment battre en Italie. Il n'est plus qu'un témoin du passé. Il aurait toutes les excuses d'en être le témoin morose, mais sa gaieté survit à sa prospérité. Seulement, au fond elle n'est plus maintenant que la forme aimable de son stoïcisme : il y a en elle une sorte de raidissement. Un peu de gravité et de mélancolie vient-il voiler ses fins de journée, il corrige tout de suite d'une plaisanterie la plaisanterie amère qui lui passe par l'esprit; un gentilhomme doit accueillir l'adversaire avec le même sourire qu'il accueillerait la mort sur le champ de bataille... Il a décidément brisé l'idole chère à son cœur, comme il dit : la gloire militaire. Il s'en console en en cherchant une autre : la gloire littéraire.

Il avait toujours beaucoup écrit. Ses lettres sont innombrables. Encore adolescent, il avait composé un mémoire sur l'art de la guerre, et depuis il avait pris l'habitude de jeter sur le papier toutes les réflexions qui lui passaient par l'esprit. Quelquefois, ses secrétaires recueillaient ces notes et les transcrivaient. Comme tout le monde de son temps, il tournait assez facilement les vers, peu difficile d'ailleurs sur leur qualité. Enfin, dans ses journées d'inaction, il s'était amusé à écrire des comédies, des nouvelles, voire de petits romans, et par fantaisie il en avait fait imprimer quelques-uns. Bien entendu, au temps de sa splendeur,



tout le monde dans son entourage avait éprouvé pour ces essais littéraires la plus sincère admiration. Lui-même, il n'y attachait pas beaucoup d'importance; mais quand, dans sa retraite de Vienne, il se trouva inoccupé et désargenté, il s'imagina qu'il pourrait tirer quelques ressources de ses écrits. Avec l'aide d'une espèce de femme de lettres qu'il avait jadis connue en Belgique, et qui vivait à Vienne dans une quasi-misère, Caroline Murray, il colligea, classa ses manuscrits et ses brochures, en remit quelques-unes au goût du jour, y ajouta de nombreux inédits et porta le tout à Dresde, chez les frères Walter qui, sur la réputation d'esprit de l'auteur, consentirent à éditer les trente-quatre volumes des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales*.

Ils n'eurent aucun succès. J'ai dit déjà que, sous la forme où ils étaient ainsi présentés, ils étaient proprement illisibles. C'est un fatras dans lequel on se perd, et le pauvre prince ne connut pas plus de son temps la gloire littéraire que la gloire militaire. Elle ne devait lui venir que beaucoup plus tard.

Du moins l'anthologie publiée en 1801 par M<sup>me</sup> de Staël, avec l'aveu de l'auteur et l'aide de Caroline Murray, le fit-elle lire. Le goût des Mémoires qui régna en France sous la Restauration, dans une société qui s'imaginait qu'on peut refaire le passé et qu'elle pourrait se reconstituer telle qu'elle était autrefois, lui valut une première vogue. Un peu plus tard, dans deux grands articles, Sainte-Beuve, avec son goût et sa pénétration ordinaires, le mit parfaitement à son rang, dressant en pied le personnage, montrant ce qui fait le charme inimitable de cet écrivain imparfait et négligé : c'est-à-dire le naturel, la spontanéité, l'imagination prime-sa-tière et libre.

Mais ce n'est que de nos jours que le prince de Ligne devait prendre sa place dans les petites églises littéraires où l'on honore les saints particuliers dont les mérites, tardivement découverts, répondent aux besoins spirituels de certaines familles d'esprits. Le premier concile du culte ligniste se tint à Belœil en 1914, lors du centenaire de la mort du prince, à la veille d'un bouleversement européen analogue, à celui auquel il avait assisté. Le second commence aujourd'hui. Il a ses prêtres et ses fidèles, ce culte littéraire. Faut-il nommer M. Henri Lebasteur, le prince Cantacuzène, notre confrère Gustave Charlier, M. Alfred Duchêne M. Félicien Leuridan, enfin, chancelier posthume de Charles-Joseph de Ligne, et tous ceux qui se réunissent ces jours-ci pour fixer les rites de leur admiration commune. Cette fois, c'est bien la gloire... une juste gloire.

Je l'ai dit, je ne crois pas qu'on puisse considérer le prince de Ligne comme un grand écrivain, mais c'est un écrivain charmant, charmant par ses défauts mêmes, charmant parce que son style, souvent incorrect et négligé, est, malgré cela, sinon à cause de cela, l'image fidèle d'un des plus jolis esprits de son temps, et d'une des âmes les plus candidement humaines de tous les temps.

Elle a du reste son héroïsme, cette âme fidèle et légère. Après tout, les dernières années de notre prince sont celles d'un sage. Il est ruiné, désormais sans influence, surveillé par la police impériale. Lui, qui aurait voulu égaler la gloire du prince Eugène, il n'est plus qu'un feld-maréchal honoraire et un capitaine de trabans décoratifs, lui qui a vécu avec tant d'intensité, il n'est plus qu'un témoin de la vie... Il ne s'en plaint pas, et comme pour soutenir sa réputation d'homme le plus gai du siècle, il donne à sa résignation un air de fête. Et cette sagesse est sa récompense : elle lui vaut l'espèce d'apothéose de la fin.

\* \* \*

Cette apothéose, c'est le Congrès de Vienne. La Révolution semblait vaincue avec Napoléon. L'Europe française, non plus spirituelle mais politique, que l'Empereur, nouveau César,

avait voulu édifier à force de victoires, s'était écroulée. Les politiques d'ancien régime qui triomphaient, et qui, sans s'en douter, préparèrent l'Europe des nationalités, rêvaient de refaire l'Europe d'avant la Révolution, l'Europe des dynasties. Grâce à Talleyrand, ils s'étaient résignés à y admettre la France vaincue, mais comme puissance surveillée sinon tout à fait en tutelle. Et cependant cette Europe reconstituée contre la France ne pouvait encore parler que le français, comme l'Europe d'hier; sans le français, idiome commun, c'eût été la Tour de Babel. Qui donc mieux que le feld-maréchal de Ligne, prince de l'Europe française du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais sujet autrichien et à qui la France révolutionnaire avait tout pris, eût pu établir le lien entre l'Europe du passé et l'Europe de l'avenir?

Se rendit-il compte du rôle de témoin et de modèle de l'ancien régime qu'on attendait de lui? Toujours est-il qu'il le joua supérieurement, et que cette légèreté même dont on lui avait si souvent fait grief fut considérée comme une grâce de plus. Dans le Vienne morose et redevenu très allemand de 1795 il était démodé : en 1814 il redevint l'homme à la mode, et les diplomates réunis pour reconstituer une société princière et polie des Etats gouvernés par le principe de la légitimité semblent tous faire appel aux souvenirs de ce cosmopolite qui naguère se disait Autrichien en France, Français en Autriche, l'un ou l'autre en Russie. Toute une jeunesse brillante, venue des quatre coins de l'Europe, mais qui ne parle que français, — la seule langue que décidément tout le monde entende, — se presse dans le pauvre salon du *Mölkerbastei* qu'il habite. On se dispute ses chaises de paille. On fait cercle autour de l'horrible cheminée, comme dit M<sup>me</sup> Eynard, où le prince, toujours debout, s'accoude pour causer, et les soupeurs qui ne trouvent pas à s'asseoir n'en demeurent pas moins pour l'entendre. C'est une faveur insigne que d'aller à son bras aux « redoutes » que donnent les souverains et de s'entendre faire par lui le commentaire des Cours d'Europe.

Car Vienne est encombré de têtes couronnées : empereurs d'Autriche et de Russie, rois de Prusse, de Bavière, de Danemark et de Wurtemberg, sans compter les grands-ducs et les princes souverains. Pas un qui ne tienne à honorer particulièrement le doyen de l'Europe, l'ami de Catherine II et de l'empereur Joseph, de Marie-Antoinette, et cette faveur universelle lui donne une nouvelle jeunesse. Va-t-il à la Cour, ou se promène-t-il dans les rues de Vienne, il ne perd pas un pouce de sa taille, et marche toujours d'une allure aussi vive, comme à l'assaut. Personne ne porte avec plus d'élégance le bel uniforme des trabans de la garde. Son esprit n'abdique pas, d'ailleurs. On colporte ses mots : « Le Congrès ne marche pas, il danse... » Mais on ne le craint plus. La police impériale continue à le surveiller par habitude, mais l'Empereur ne lui en veut plus de ses légèretés. Il le considère maintenant comme une sorte de maître des cérémonies bienveillant qui fait à l'Europe les honneurs de Vienne comme personne en Autriche n'aurait pu les faire... à la française. Quant au reste, il est classé par les diplomates de cabinet parmi les vieux radoteurs.

Et pourtant, il n'a jamais vu plus clair dans la politique parce qu'il la voit maintenant sans passion, sans ambition, sans rancunes, sinon sans amitiés. Il écrit à Talleyrand, dont il a compris le jeu subtil et qu'il approuve, quelques lettres extrêmement pénétrantes. Il est des premiers à pressentir le danger que la Prusse et la Russie font courir au fragile édifice de la paix, et n'ayant ni crédit à perdre, ni faveur à demander, il fait discrètement campagne pour la Saxe et pour la Pologne. Il soutient avec le prince de Bénévent le principe de la légitimité qui garantira l'intégrité de la France, et s'il s'amuse à appeler Napoléon « le Robinson de l'île d'Elbe », ce qui n'est pas très généreux, il n'hésite pas à condamner publiquement les mesquines ven-

geances qu'on veut tirer de lui. « On n'a songé qu'à renverser le colosse, écrit-il à Talleyrand. Il est tombé, et par sa chute il a ébranlé la terre. Au lieu d'en réparer les crevasses, on en a fait de nouvelles ». Voit-il ce qu'elle aura d'éphémère, cette œuvre où l'égoïsme des couronnes a pris si souvent le masque du droit et qu'a dominée la peur de l'avenir? Sent-il qu'il a vu finir un monde?

Eh! sans doute. Il a répété plusieurs fois à ses familiers ces mots amers : « Mon temps est passé, mon monde est mort ! » Quand il songe à sa splendeur d'autrefois, quand il cause avec les jeunes gens, il voit bien que tout est changé, que tout ce qu'il a aimé n'est plus que ruine, et qu'il n'est lui-même qu'un survivant, que personne ne peut savoir où va le monde, mais il ne veut pas s'abandonner à l'humeur noire des quinteux. Il sait que sa raison d'être, son attitude définitive devant l'histoire, c'est sa gaîté qui la lui donne. Il a été l'homme le plus gai de son siècle, il le sera jusqu'au bout. Quand il meurt, au début de décembre 1814, ayant pris froid en reconduisant des dames à leur carrosse, ou mieux en allant sur le rempart, comme le raconte le comte de la Garde, à un rendez-vous galant où on ne vint pas, c'est son passé militaire qui lui remonte aux lèvres. Ses derniers mots sont ceux qu'il criait à Leuthem, en menant ses Wallons à l'assaut : « En avant! Vive Marie-Thérèse ! » Mais il n'avait pas cette peur de l'avenir que montraient les gens de son temps; il avait gardé l'espérance; si stoïque que l'on soit, on ne garde pas sa gaîté jusqu'au bout sans un peu d'espérance.

Quelle leçon, Mesdames et Messieurs. Ce bon Européen, ce civilisé avait vu périr son Europe et la civilisation dont il avait été la fleur. Celle qu'on s'efforçait de reconstituer sous ses yeux lui inspirait plus d'étonnement que de confiance, mais il gardait l'espérance, parce que tel est le devoir des hommes.

Nous sommes dans le même cas que lui. Nous voyons disparaître un monde, et nous ne savons pas ce que nous réserve, ce que réserve à nos enfants celui qui se refait sur ses ruines et de ses ruines. Comme le prince de Ligne, gardons néanmoins l'espérance. Malgré tant de déceptions, continuons à croire à l'Europe, à sa civilisation active et progressive, à ses peuples vigoureux qui ne se sont jamais résignés à se laisser ensevelir sous des ruines. Nous cherchons l'Europe, nous pleurons l'Europe retrouvée et reperdue, disais-je en commençant ce discours. Nous la retrouverons encore; c'est le destin de la race qui l'habite de chercher toujours de nouvelles destinées. Cultiver cet esprit est, me semble-t-il, la meilleure manière d'honorer le prince de Ligne qui, né il y a deux cents ans, nous donne des leçons singulièrement actuelles. Ce prince belge, incarnation de la civilisation française de son temps, demeure le type du bon Européen.

L. DUMONT-WILDEN,  
de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

## Le Congrès catholique de Prague<sup>(1)</sup>

### II

« Notre Congrès, déclarait Mgr Precan, archevêque d'Olo mouc et président de la Conférence des évêques tchécoslovaques, dans un article communiqué à la presse, n'a aucun caractère politique. C'est une entreprise de l'action catholique, qui est sous la dépendance immédiate des évêques. » En suite de quoi il faisait valoir que seul le caractère non politique du Congrès avait permis à ses organisateurs de réunir sur un programme commun les six nationalités ethniques (Tchèques, Slovaques, Allemands, Hongrois, Polonais et Ruthènes) qui habitent le territoire de la République.

D'autre part, le gouvernement, coalition dans laquelle les catholiques ne sont qu'une petite minorité, participait officiellement au Congrès : signe assez clair que celui-ci n'était pas sans présenter certains aspects politiques.

En convoquant les catholiques à Prague, l'épiscopat poursuivait en ordre premier un but religieux; en y participant officiellement, le gouvernement tchécoslovaque servait les intérêts de l'État et posait un acte qui aura d'importantes répercussions sur la situation intérieure et extérieure de l'État.

Après avoir dit, dans un premier article, ce que fut le Congrès de Prague, je voudrais dire aujourd'hui quelle paraît en être la portée, au point de vue religieux et au point de vue politique.

\* \* \*

« La Tchécoslovaquie est une grande nation catholique », a dit le cardinal-légit dans un de ses nombreux discours, — je crois que c'est à Bratislava (Presbourg), en répondant aux paroles de bienvenue que lui adressaient la municipalité locale et les autorités slovaques.

La Tchécoslovaquie, grande nation catholique!

C'est vrai en un sens, puisque, sur les quatorze millions et demi d'habitants que compte la République, plus de onze millions ont déclaré, lors du recensement de 1930, professer la religion catholique.

C'est vrai encore, si l'on regarde en touriste le visage de la Tchécoslovaquie. Combien de fois, en effet, le regard de l'étranger qui parcourt les « pays » tchécoslovaques ne s'arrête-t-il pas sur des édifices ou sur des emblèmes religieux! Églises splendides, colonnes monumentales dressées sur les places publiques des grandes villes en l'honneur de la sainte Trinité ou à la gloire de l'Immaculée; calvaires et statues de saints — saint Venceslas, saint Jean Népomucène — sur les ponts et sur les places; chapelles naïves logées dans des niches aux angles des rues; Christs de pierre ou de tôle peinte dont les bras grands ouverts s'étendent en un geste de protection sur les paysages de la campagne : autant de témoignages de la vitalité du sentiment catholique en ce pays.

Pourtant, il y a une vingtaine d'années, ces mêmes régions, alors soumises à la couronne d'Autriche, comptaient un pourcentage autrement élevé de catholiques : 95 % au lieu des 77 % d'aujourd'hui. Et si les crucifix, les calvaires, les colonnes et les statues d'autrefois continuent de décorer les places publiques, aujourd'hui c'est plutôt à Jean Hus, le condamné du concile de

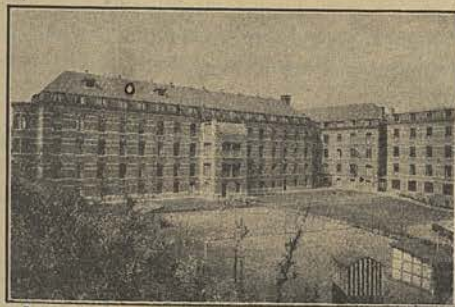
(1) Voir la Revue du 26 juillet.

# Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

Science — Conscience — Dévouement

## ÉCOLE D'INFIRMIÈRES SAINTE-ÉLISABETH

Dirigée par les Sœurs de la Charité de Namur



15, place Louise Godin  
à Salzinnes — NAMUR

Diplôme légal d'Infirmière-Visiteuse,  
d'Infirmière Hospitalière  
et d'Infirmière-Accoucheuse



### ÉTUDES — STAGES

parfaitement conformes aux exigences de l'arrêté royal du 9 février 1931 réalisés sous la Direction des **SŒURS DE LA CHARITÉ DE NAMUR**, dans leurs Etablissements tout à fait modernes et modèles tels que : Clinique Sainte-Elisabeth et Institut Saint-Camille, à Namur; Pouponnière de l'Orphelinat Saint-Jean de Dieu, à Namur; Sanatorium des Petites Abeilles pour enfants débiles, à Piétrebaix; Clinique maternelle, à Charleroi; Sanatorium de Jauche-en-Brabant, consultations de nourrissons, dispensaires, etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Rde Sœur Directrice de l'Ecole.

## Institut SAINT-LOUIS NAMUR

**INTERNAT. DEMI et QUART-PENSIONNAT. EXTERNAT**  
pour garçons à partir de 5 ans. Cours préparatoires aux humanités anciennes et modernes. — Sixième latine et, dès la rentrée, ouverture de la cinquième latine.

Enseignement donné exclusivement par des prêtres.

Des religieuses s'occupant de la cuisine et des dortoirs et prodiguent aux enfants les soins réclamés par leur âge.

DEMANDEZ PROSPECTUS

Directeur : Abbé PIRET

## Dames de Marie

Rue Léopold, Mouscron

Pensionnat - Demi-pensionnat - Externat

Jardin d'enfants

Cours primaires, moyens, supérieurs

## PENSIONNAT du SACRÉ-CŒUR pour Demoiselles

Sœurs Apostolines de Saint-Joseph  
rue de la Déportation (rue des Sables), 63  
à WETTEREN (lez-Gand)

Situation très salubre sur les bords de l'Escaut, parc merveilleux de 10 hectares à la disposition des élèves. — Installation et confort modernes. — Education soignée. — Enseignement primaire. — moyen — professionnel. — Cours complet de ménage. — Section commerciale. — Arts d'agrément. — Gymnastique suédoise et rythmique. — Prix modérés. — Réduction accordée aux enfants des familles nombreuses.

## KATHOLIEKE NORMAALSCHOOL

Aangenomen door den Staat. — Geadopteerd door de Stad  
Minderbroedersstraat, 2, Antwerpen.

INTERNAAT — EXTERNAAT

I. — Afdeling van volledig lager Onderwijs — Van 6 jaar af worden er leerlingen aangenomen.

II. — Normaalafdeling voor onderwijzers. Van 14 jaar af worden er leerlingen aangenomen. Toelatingsexamen op Maandag, 9 September te 8 uur.

III. — Middelbare afdeling voor regenten. Van 17 jaar af worden er leerlingen aangenomen. Toelatingsexamen op Maandag 9 September, te 8 uur.

Hooger Instituut voor Opvoedkunde. Leidende tot Wettelijk Getuigschrift en Diploma van Hoogere Opvoedkundige studie. Drie studiejaren. Toegankelijk voor dames en heeren. Avondlessen-Opening : Dinsdag 1 October, te 15 uur.

Inschrijvingen in de school, al de werkdagen van Juli, Augustus en September. — Vraagt prospectus van ieder der vier afdelingen aan den Eerw. Heer Bestuurder der school.

\*\*\*\*\*

# Les Grands Etablissements d'Enseignement de Belgique

## Aux Mères de Famille

LEUZE (Hainaut-Belgique)

### Sœurs de St-François de Sales

PENSIONNAT. — ÉCOLE NORMALE.  
SECTION COMMERCIALE

#### Cours familial ménager

Institut Supérieur

pour demoiselles de 16 à 20 ans.

But : Préparer mères chrétiennes, maîtresses de maison, femmes du monde.

Etude et exécution de 40 menus.

Coupe et confection de layette à costume.

Cours : un an.

Situation exceptionnelle : Parc, vaste plaine de jeux, tennis, volley-ball, etc.

## VAL SAINTE ÉLISABETH

FINISHING SCHOOL

dirigée par les Chanoines Régulières de Saint-Augustin de la  
Congrégation de Notre-Dame de Jupille

31, RUE HORS-CHATEAU, LIÈGE

Ensemble de cours destinés à former la maîtresse de maison  
et la mère de famille, au point de vue pratique, moral et  
intellectuel.

Comptabilité ménagère. — Cuisine. — Coupe. — Puériculture.  
Hygiène. — Religion. — Philosophie. — Droit. — Littérature. —  
Beaux-Arts, etc.

## INSTITUTION des Sœurs de Sainte-Marie de Namur

9, RUE DE LA FRATERNITÉ, BRUXELLES

### Pensionnat - Demi-Pensionnat - Externat

Jardin d'enfants — Classes primaires — Ecole moyenne  
professionnelle agréée par l'Etat — Section de coupe et confec-  
tion — Section de commerce — Langues étrangères — Cours  
ménagers — Peinture et Arts appliqués — Examens de musique

## Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et  
moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce —  
Coupe et confection — Cours ménager — Dessin — Peinture — Arts  
décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE  
ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers.  
Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe  
et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

## Établissement des Sœurs de Notre-Dame

RUE DE LA RÉGENCE, 31, BRUXELLES

### ÉCOLE PROFESSIONNELLE

Agréée par l'Etat.

#### SECTION SUPÉRIEURE PRATIQUE

Cours de lingerie — Confection — Modes — Arts décoratifs —  
Cours ménagers

### Section Commerciale - Humanités Modernes

DIPLOMES OFFICIELS

Classes primaires — Jardin d'enfants.

ON ADMET LES INTERNES

## INSTITUT ENFANT-JÉSUS

Dirigé par les Filles de Marie

### WOLVERTHEM

PENSIONNAT TOUT NOUVEAU

(Idéal pour petits garçons)



Installations toutes récentes, site unique — Parc merveilleux —  
Confort moderne — Instruction solide — Education très soignée  
— Nourriture saine et abondante — Vie de famille — Soins  
maternels aux petits.

Enseignement primaire — Etudes préparatoires pour collèges  
Prix modérés

Communications faciles. — Vicinal lettre G, gare du Nord. —  
Autobus porte d'Anvers.

## DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

### INTERNAT — EXTERNAT

Section préparatoire. — Section moyenne avec cours supérieurs.

École normale primaire agréée par le Gouvernement.

École normale moyenne archi-épiscopale pour formation de  
régentes avec cours préparatoires.

Humanités greco-latines (6 années). Certificat homologué  
par le Gouvernement.

Humanités modernes.

École supérieure de sciences pédagogiques et d'éducation  
familiale annexée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut  
Saint-Louis (cours théoriques et pratiques). Certificat et diplôme  
reconnus par le Gouvernement.

Constance, aux autres réformateurs du XV<sup>e</sup> siècle, et surtout au président actuel de la République, T. G. Masaryk, que la Tchécoslovaquie nouvelle érige des monuments. Combien y en aurait-il de ces statues de M. Masaryk sur le territoire de la République? Des centaines, et peut-être des milliers. Or, à ce témoignage de respect et d'affection spontanément accordé par tous au « petit père », qui fut un des agents les plus entreprenants de la libération nationale, beaucoup donnent en outre le sens d'un hommage rendu au professeur de philosophie qui — quelle qu'ait été depuis la guerre le sens de son évolution religieuse — employa une grande partie de sa carrière à gagner ses compatriotes aux principes de la libre pensée moderne et à les persuader que les Tchécoslovaques ne pouvaient rester eux-mêmes et se grandir qu'en prolongeant le sillon ouvert, au XV<sup>e</sup> siècle, par le mouvement hussite.

Oui, la Tchécoslovaquie est une grande nation catholique, mais une nation catholique dont le catholicisme relève de maladie.

On ne doit pas oublier, lorsqu'on étudie la situation religieuse de la Tchécoslovaquie, que les principes de l'Ancien Régime se sont largement maintenus en Autriche-Hongrie jusqu'à sa dislocation en 1918. Le catholicisme y était religion d'État, ce qui signifiait, dans la pratique, que l'État s'autorisait de la protection qu'il accordait à l'Église pour faire servir celle-ci à ses fins politiques.

Cette alliance trop intime des deux pouvoirs eut des conséquences redoutables pour l'Église au jour où sombra la vieille monarchie. Faite contre les Habsbourg, la révolution tchécoslovaque se fit en même temps contre l'Église. Bien que pas mal des « éveilleurs » du patriotisme tchèque fussent sortis des rangs du catholicisme, et même des rangs du clergé, l'opinion était courante qu'il était impossible d'être à la fois un bon patriote et un bon catholique. L'histoire nationale était enseignée aux masses selon le schéma suivant : l'époque hussite (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) fut une période d'exaltation et d'indépendance nationales; la bataille de la Montagne Blanche (1620) a marqué le début de la restauration catholique et l'asservissement définitif de la nation aux Habsbourg. On en concluait que, la révolution triomphante ayant réglé les comptes de Vienne, il fallait maintenant régler ceux de Rome, son alliée, et rejoindre, par delà trois siècles de domination catholico-autrichienne, la glorieuse tradition nationale du hussitisme. *Po Vidni, Rím!* Après Vienne, Rome! Telle était la psychologie du patriotisme officiel tchèque en 1918.

Les premiers mois de l'indépendance furent marqués par une explosion de haine contre l'Église. Le dimanche 3 novembre 1918, six jours après la révolution, la colonne de la Vierge, qui ornait depuis le XVII<sup>e</sup> siècle la place de la Vieille-Ville à Prague, fut abattue par la populace aux pieds du monument de Jean Hus, à l'issue d'une réunion politique. Ce fut le signal d'une sorte de *Kulturkampf*. A Prague des instituteurs enlevèrent le crucifix des écoles; des Christs furent jetés à la voirie. En l'espace de cinq ans, quelque cinq cents croix, statues ou monuments religieux furent jetés bas ou profanés.

Soudainement dépouillés de leurs privilèges, les catholiques ne pouvaient plus compter que sur le droit commun et sur leurs propres forces. Terrible réveil! Car les forces vives du catholicisme tchèque étaient énervées. Réduit au rang de fonctionnaire public, le clergé des paroisses avait confiné son action, par la force même des choses, à la célébration des offices, à l'administration des sacrements et à la tenue des registres de l'état civil. Quant aux hautes charges de l'Église, le gouvernement les avait pendant longtemps attribuées à des fils de famille dont le souci le plus pressant n'avait pas toujours été de consacrer à des fins ecclésiastiques les énormes ressources dont ils disposaient.

Un seul fait, la création de l'Église nationale tchécoslovaque, suffira à éclairer cette pénible situation. Plus de deux cents prêtres abandonnèrent l'Église, et ceux d'entre eux qui restèrent fidèles à un idéal religieux engagèrent leurs paroissiens dans une nouvelle formation ecclésiastique qui prétendait respecter à la fois les principes de l'Évangile, ceux du hussitisme et la liberté de conscience d'un chacun. Le célibat ecclésiastique était aboli et la liturgie était célébrée en langue vulgaire. Depuis, une propagande acharnée a rallié à l'Église nationale près de huit cent mille adhérents. Si la force d'expansion du mouvement paraît aujourd'hui arrêtée, de bons observateurs ne croient pas qu'il sera possible, avant longtemps, de résorber ses partisans dans les rangs de l'Église catholique.

Depuis les premières années de l'indépendance, les catholiques se sont assurément ressaisis, et ils ont beaucoup travaillé : formation de cadres instruits et zélés, missions, œuvres de retraites pour les intellectuels et pour le peuple, organisations sociales, etc. Mais est-ce en quinze ans qu'on répare de telles ruines et qu'on recrée des institutions? Matériellement appauvrie par la réforme foncière; ne pouvant lutter sur le terrain scolaire, au moins dans les pays historiques, par le régime de l'enseignement libre; ayant à regagner lentement la confiance des classes cultivées dont de très larges fractions avaient été amenées à lui refuser le respect, le catholicisme tchécoslovaque ne peut compter, après Dieu, que sur lui-même. Or, suivant le mot fameux de M. Masaryk, les catholiques n'auront de droits que ceux qu'ils sauront conquérir! Si encore ils étaient unis, si tous les catholiques de Tchécoslovaquie faisaient bloc sur le terrain politique pour assurer à l'Église le respect de ses droits et créer dans les institutions et dans la vie publique une atmosphère favorable à son développement! Mais tandis que les catholiques tchèques font partie de la coalition gouvernementale, les catholiques slovaques se maintiennent obstinément depuis dix ans dans l'opposition. Dernier trait au tableau : par deux fois, depuis dix ans, le nonce apostolique a dû quitter Prague pour difficultés graves avec le gouvernement; au jugement de la grande majorité des catholiques de là-bas, la diplomatie pontificale n'a pas entièrement vérifié, en ces regrettables circonstances, son renom traditionnel d'habileté et de sens du réel. Actuellement, le Saint-Siège est représenté à Prague par un simple chargé d'affaires.

Et donc, si l'on peut ainsi s'exprimer, le catholicisme tchécoslovaque est un corps à la masse puissante, mais un corps anémié et habité par une âme humiliée...

Comprend-on après cela l'importance exceptionnelle du Congrès de Prague, au simple point de vue de la vitalité du catholicisme tchécoslovaque? « Pour la première fois depuis la naissance du nouvel État, comme s'exprimait le Pape dans le document où il confiait au cardinal Verdier la mission de le remplacer à Prague, les catholiques ne s'y étaient jamais réunis sans distinction d'origine et de langue pour délibérer en commun et s'entendre pour la défense des intérêts catholiques. » En leur donnant le sentiment de leur unité, le Congrès a donné aux catholiques de Tchécoslovaquie la conscience des forces qu'ils représentent. Il leur a donné en outre le sentiment qu'ils sont quelque chose de grand dans l'État, qu'ils sont une valeur que l'État respecte, puisqu'il a participé officiellement au Congrès et qu'il a reçu le légat du Pape avec les honneurs réservés aux souverains. Enfin, ils ont pu voir, au respect avec lequel la presse non-catholique — et Dieu sait si certaine presse anticléricale sait être violente sur les bords de la Vltava! — a fait rapport, dans sa généralité, sur les cérémonies du Congrès, que dans l'esprit de ceux qui continuent à rester leurs adversaires il y a cependant quelque chose de changé. Un universitaire, collaborateur d'un des grands quo-

tidiens socialistes de Prague, à qui je marquais mon étonnement de le voir s'intéresser avec sympathie au Congrès, m'en faisait lui-même l'aveu : le catholicisme, disait-il, a cessé de nous apparaître comme une force antinationale; il a maintenant prouvé qu'il est une valeur spirituelle, dont le service n'implique pas la méconnaissance des principes nationaux, républicains et démocratiques sur lesquels est fondé notre État.

Cette joie des catholiques d'avoir fait l'épreuve de leur force et d'être en quelque sorte réhabilités aux yeux de la nation tout entière, je l'ai lue sur bien des visages et l'ai entendu exprimer de bien des manières à l'issue du Congrès. C'est une force que la confiance en soi. Les catholiques de Tchécoslovaquie viennent d'en faire une ample provision. Il faut seulement souhaiter que leur zèle pour l'action catholique, laquelle est par définition apolitique, ne leur fasse pas oublier que, vu les circonstances qui régissent la vie publique dans leur pays, c'est leur participation active à la vie politique qui leur assurera, de la part de la puissance publique, la conquête et le respect de tous leurs droits. C'est quelque chose assurément, et quelquefois c'est beaucoup, de former des cortèges et de crier par les rues et les places publiques : « Vive Jésus-Christ! Vive le Christ-Roi! » Mais il y a dans l'Évangile une parole qui dit à peu près ceci : Ce n'est pas celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume, mais celui qui passe à l'action.

\* \* \*

Les fêtes du millénaire de saint Venceslas, en 1929, s'étaient déjà déroulées sous les auspices du gouvernement. Cependant, le caractère éminemment national du saint dont on célébrait l'œuvre et la mémoire permettait de penser que la participation officielle se situait sur le plan exclusivement national. Tout autres étaient les conditions dans lesquelles le gouvernement participait au Congrès de Prague : il favorisait directement une manifestation d'action catholique. Il s'est laissé guider en cela par l'intérêt bien entendu de l'État.

La Tchécoslovaquie, je l'ai rappelé dans le précédent article, est une terre de diversités culturelles et religieuses. L'État tchécoslovaque ne peut être fort, uni et prospère que s'il leur donne à toutes les légitimes satisfactions qu'elles réclament. C'est là un principe dont les hommes d'État tchécoslovaques, et en particulier M. Bénès, qui a fait partie, en qualité de ministre des Affaires étrangères, de toutes les combinaisons gouvernementales qui se sont succédé à Prague depuis seize ans, ont constamment inspiré leur politique.

M. Bénès s'en est expliqué clairement à la veille du Congrès, dans un discours à la presse étrangère qui a été très remarqué. « Vous aurez l'occasion de voir, disait-il, quelle force, interne et externe, possède le mouvement catholique en Tchécoslovaquie. Il joue un rôle considérable dans notre peuple et dans notre État, et il est du devoir d'un chacun d'en apprécier la valeur morale et religieuse.

» Notre État comprend plusieurs confessions d'orientations culturelles fort différentes et d'opinions philosophiques parfois opposées. Et bien que, dans le passé, notre pays ait été le théâtre classique des guerres de religion, nous sommes parvenus à un degré très élevé, presque complet, de tolérance religieuse et de respect envers la religion en général, en un mot, de tolérance presque absolue envers la liberté de conscience. Toutes les tendances culturelles se développent chez nous dans le respect mutuel et trouvent toute faculté de manifester leurs forces et de fournir les preuves de leur valeur morale et religieuse. Ayant fondé notre État sur le principe de la liberté culturelle et religieuse, nous laissons nos concitoyens libres d'adhérer aux confes-

sions, aux tendances et aux idées philosophiques qu'ils considèrent comme les meilleures, à condition que les principes de l'autorité de l'État, les bases fondamentales de la structure juridique de notre société et la moralité publique ne soient pas atteints.

» Fidèles à ces idées, nous avons pu sans grande difficulté résoudre chez nous les principales questions religieuses et conclure notamment avec le Vatican un *modus vivendi* qui règle à la satisfaction des deux parties les questions qui étaient jusqu'ici objet de litige entre l'Église catholique et notre République. Telle est la base de notre politique dans les questions ecclésiastiques : elle est aujourd'hui acceptée par tous les partis sans exception.

» Les mêmes principes sont appliqués chez nous au problème des minorités nationales. À côté de la majorité tchécoslovaque, vivent sur notre territoire des minorités ethniques importantes, une forte minorité allemande de trois millions d'âmes, des minorités magyare et polonaise. Nous sommes convaincus que pour résoudre les problèmes posés par l'existence de ces minorités il n'y a pas de méthode meilleure ni plus efficace que celle de la démocratie, méthode de liberté et de respect mutuel, méthode de collaboration, méthode de tolérance pratique de chacune des nationalités vis-à-vis des autres. »

Mais le gouvernement a fait plus que de manifester vis-à-vis du Congrès de Prague de la tolérance au sens étroit du mot : il lui a donné une aide positive et efficace. C'est qu'il considère le catholicisme comme capable de collaborer à l'unification spirituelle de la nation, parce qu'il a, comme l'État, à hausser l'ensemble de ses fidèles à un plan supérieur à celui des nationalités. « Le mouvement catholique, disait encore M. Bénès, qui recrute ses fidèles dans toutes les nationalités de notre État, connaît lui aussi, par l'expérience de sa propre vie, ce problème qui est le nôtre, et il s'efforce de le résoudre d'après les mêmes principes de tolérance et d'objectivité; par là, il nous aide à lui donner une solution dans le cadre de l'État. Car s'il a une mission politique importante dans les autres domaines, il ne peut pas échapper au devoir d'être l'élément modérateur dans le domaine de la collaboration entre les diverses nationalités de notre pays. »

Venant après les élections de mai dernier, qui ont modifié légèrement la physionomie de la coalition gouvernementale, ces paroles ne sont pas sans signification. Si les agrariens redoutent que la formation d'un puissant bloc catholique ne vienne limiter leur influence, d'autres partis verraient avec faveur l'entrée des Slovaques dans le gouvernement. On ne pourrait, en tout cas, rien souhaiter de mieux dans l'intérêt général de l'État, dans l'intérêt du catholicisme et dans l'intérêt bien entendu des Slovaques eux-mêmes. Les pertes infligées à la coalition par le succès du parti allemand de Henlein seraient ainsi amplement compensées. Le groupe catholique, devenu le parti le plus puissant de la Chambre, ferait efficacement contrepoids au groupe agrarien, qui, quoi qu'il en dise à ses électeurs catholiques, n'a pas pour les intérêts catholiques toute la sollicitude qu'il affiche. Enfin, les Slovaques seraient à même de faire valoir leurs revendications légitimes au sein du gouvernement, car on ne voit pas quels avantages leur procure la politique d'abstention systématique qu'ils pratiquent depuis dix ans. Ils se déclarent fidèles à l'État, et ils le sont en réalité. Pourquoi ne feraient-ils pas partie du gouvernement? En leur donnant l'occasion de confronter leur mystique régionale avec les réalités qu'imposent les nécessités de la vie en commun, cette collaboration loyale les acheminerait vers les satisfactions positives qu'ils peuvent légitimement espérer.

Le geste du gouvernement de Prague aura aussi sa répercussion

sur le plan de la politique extérieure. Il ne pourra manquer de faciliter les négociations, actuellement très avancées, qui se mènent entre Prague et le Saint-Siège, pour l'adaptation des anciennes circonscriptions diocésaines aux frontières de la République. La bulle pontificale qui bientôt, on l'espère, mettra fin à l'exercice de toute juridiction étrangère, allemande et magyare sur le territoire tchécoslovaque, consacra, au point de vue ecclésiastique, les frontières du nouvel État. Ce sera un argument de plus enlevé aux révisionnistes de la frontière du Sud-Est.

\* \* \*

Le Congrès de Prague fut une réussite parfaite.

Il fait honneur aux évêques qui surent le vouloir, et aux masses qui ont répondu à leur appel avec une si complète unanimité.

Il fait honneur à l'esprit de réalisme politique du gouvernement.

Il contribuera à la consolidation de la République. Puissent les catholiques, de leur côté, en comprendre toutes les leçons, et achever d'organiser des forces dont le Congrès a fourni une éclatante démonstration.

RENÉ DRAGUET,  
Professeur à l'Université de Louvain.

## En quelques lignes...

### Service du Prince

Les lecteurs de la *Revue catholique* auront eu la primeur d'un excellent discours de M. Dumont-Wilden sur le Prince charmant. Les fêtes du bicentenaire ont parfaitement réussi, d'ailleurs. Telle est la vertu de sympathie que dégagent certains héros chéris des dieux. Après deux siècles, Ligne, cette vieille coquette, recrute encore des cohortes pressées d'admirateurs tout heureux de se compter sous la livrée rose. Par cet été d'Exposition, les congrès furent nombreux et souvent ridicules. La « zwanze » bruxelloise se fit même un malin plaisir de mobiliser, sous prétexte d'une inauguration imaginaire, un quarteron de comitards en jaquette et gibus remis à neuf. Le Congrès de l'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle n'eut garde de connaître ces traverses. Ligne, le plus « prince » des patrons, veillait sur ses destinées.

Il y eut de fines allocutions. Le ministre de l'Instruction publique, plus verveux encore que de coutume, fit décidément honneur à l'habit brodé d'or qu'il porte comme un préfet de première classe. Le voyage à Belœil ressuscita le temps des diligences. Les cas vous avaient un petit air suranné. On n'attendait plus que les postillons. Et les princes de Ligne ont l'hospitalité la plus large, dans un décor à la française de quinconces, boulingrins et pièces d'eau.

La séance inaugurale du Congrès fut comme un hommage aux dames. La comtesse de Pange et M<sup>lle</sup> Marthe Oulié nouèrent les premiers festons de la guirlande des discours. Henri Lebasteur, très vieux mais toujours plein de zèle, songeait que le correspondant de la marquise de Coigny eût été heureux de ces prémices féminines.

Mais le plus heureux de tous était encore Félicien Leuridant. Pour cet exécuteur testamentaire du feld-maréchal, pour cet intendant de prince, la commémoration du bicentenaire est la date culminante d'une vie de dévotion. Animateur de la *Société des Amis du Prince de Ligne*, Félicien Leuridant continue,

au siècle où nous sommes, la lignée des grands « domestiques », au sens noble du mot. Les ducs de Bourgogne avaient leurs chroniqueurs, les rois de France leurs historiographes. Ligne possède encore aujourd'hui son serviteur le plus zélé, le plus soucieux de la gloire du maître. Dans sa jaquette à l'ancienne mode, Félicien Leuridant ne détonnait pas du tout à côté de cette réplique en plâtre d'une statue nouvelle du Prince chéri toujours vivant. Cette fidélité est aussi un hommage. Et qui valait bien un grand coup de chapeau.

### Le bonnet de M. Herriot

Ce bonnet rouge, qui coiffait les crânes rasés des galériens, lourd tricoté dans une laine rêche, couronne de douleur et de honte, devint avec Masaniello le symbole de l'affranchissement.

A la Révolution française, avec le pantalon, il détrône la perruque et la culotte. On en coiffe Louis XVI, un soir d'émeute. Il a été l'insigne d'un des deux cortèges qui ont parcouru la capitale, pour le 14 Juillet. Mais personne ne l'a coiffé. On l'a monté en épingle. Minuscule, rouge comme une coccinelle, il luisait à la boutonnière ou sur le sein des militantes, pareil à une Légion d'honneur.

Avouons-le : il faisait un peu archéologique ! A peine a-t-on conservé l'usage du chapeau. Qui porte des bonnets aujourd'hui ? Les curés, les docteurs, les juges. Mais dans la vie, les grand-mères elles-mêmes se coiffent comme les fillettes, avec des chapeaux bergère. Un bonnet de nuit, aujourd'hui, est une curiosité, un article de musée. Il y a — il est vrai — le bonnet de police. Mais celui-là est obligatoire.

Au temps de la Bastille, et de sa prise par le faubourg Antoine, le bonnet régnait sur un nombre innombrable de fronts, masculins et féminins. C'était la coiffure des docteurs, des prédicateurs, des professeurs en médecine, en droit, en philosophie. C'était celle aussi, en dentelle, de Janotte, de Manon, de Lisette et de Suzon. Les écoliers même, qui étudiaient la philosophie, le portaient, comme ils le portent encore à Oxford, et comme l'a arboré, l'autre jour, M. Herriot, étudiant d'honneur de cette célèbre Université.

Robespierre, étudiant en logique, portait le bonnet carré sur les cheveux en queue.

De cette profusion de bonnets, nous restent maints adages : « Avoir la tête près du bonnet... Jeter son bonnet par-dessus les moulins... C'est blanc bonnet et bonnet blanc... Triste comme un bonnet de nuit sans coiffe... »

Sous l'ancien régime, le bonnet vert était la coiffure des banqueroutiers, des faillis. Aujourd'hui, avec la crise, il n'y en aurait pas pour coiffer tout le monde.

### M<sup>lle</sup> Laval et les eaux de Châteldon

M<sup>lle</sup> José Laval, qui reçut du Pape un si beau chapelet de corail, va bientôt coiffer le bonnet virginal, orné de fleurs d'orange. Elle deviendra comtesse de Chambrun, cousine des La Fayette, des Murat, des héros de l'épopée et de l'Indépendance américaine. On ne peut que la féliciter. Est-ce la vertu du corail, qui passe pour un talisman favorable ? Est-ce le chapelet du Pape ? L'a-t-elle beaucoup récité, lors de ses voyages en Russie, en Pologne ? Ce précieux chapelet, elle le portera au cou, nous en sommes sûrs, le jour où elle épousera à Châteldon, le domaine de son père, le comte de Chambrun.

A Châteldon, en Auvergne, coule une source, fameuse au XVIII<sup>e</sup> siècle pour ses vertus aphrodisiaques. Un livre, publié

en 1778, vante ses ondes envigorantes qui prolongent la jeunesse jusque dans la plus extrême vieillesse. La source de Châteldon, c'est la fontaine de Jouvence.

M. Pierre Laval — nous disent ses intimes — croit dur comme fer aux vertus de l'eau de Châteldon. Il en a toujours une bouteille sur son bureau, quai d'Orsay. Dans les passages difficiles de sa politique intérieure ou étrangère, il en lappe un verre. Il a dû en boire pas mal ces derniers temps, peut-être même un peu trop. Certes, il faut de la vigueur quand il s'agit de décrets-lois. Mais, le terrible, c'est que cette eau de Châteldon, qui transforme notre premier en Hercule, nous fiche à tous la colique. Pour lui, elle est roborative; pour nous elle est purgative.

### En marge du Tour

Parlons-en. Parlons-en une dernière fois, fussent quelques lecteurs de la *Revue* trouver indignes de leur audience ces propos sportifs.

Mais, cette année, le Tour de France, gigantesque opération publicitaire où cherchent leur profit fabricants de pneumatiques et distillateurs d'eaux minérales, directeurs de journaux et marchands d'appareils de T. S. F., « resquilleurs » et mécanos, les hôteliers et gargotiers des départements périphériques, le Tour de France est devenu, par suite d'une rivalité nationale plutôt que sportive, quelque chose de très important. La Belgique battrait-elle la France? Des gens qui n'avaient jamais enfourché une bécane et qui seraient absolument incapables de vous dire quelle est la différence entre un braquet de sprinter et un braquet de grimpeur de cols se mirent à dévorer avec passion la littérature des feuilles roses. Chaque soir, à l'étape, les émissions spéciales de la radio rassemblaient une foule d'auditeurs passionnés. Le « maillot jaune » a hanté les rêves de l'honnête mère de famille qui défendrait volontiers à son galopin de fils la moindre escapade sur les routes du camping.

Et nous avons gagné! Pour la première fois depuis six ans, un Belge (on dit : un petit Belge) a terminé en vainqueur la randonnée en vingt et une étapes!

Il y avait de quoi déchaîner les torrents de l'éloquence sensiblarde et populaire. On n'y a pas manqué. Le baiser de Romain Maes à sa vieille « moeder », au vélodrome du Parc des Princes, est entré dans l'imagerie. Cela fait un si joli chromo. Songez donc! Le vainqueur est le treizième d'une pauvre famille de quinze enfants. Avec l'argent — une somme coquette — que lui rapporte sa victoire, Romain va acheter à sa mère deux vaches et une chèvre. Pour commencer, il lui offre ce voyage à Paris, le premier voyage de la paysanne de West-Flandre...

Et puis, nous avons réentendu l'antienne sur les vertus du Belge : endurance, opiniâtreté dans l'effort, énergie contre la douleur physique, que sais-je encore?...

C'est ici que les grincheux se mettent en boule. A les entendre, il y aurait disproportion entre l'exploit d'un coureur à bicyclette et la psychologie d'une race. Gardons-nous des exagérations. Mais, tout compte fait, sachons reconnaître que nos rudes champions flamands ont fait triompher, sur les routes de France, quelques-unes des qualités que l'étranger nous envie.

### Où les Français manquèrent de fair play

Mais l'envie est souvent mauvaise conseillère. A cet égard, les Français, les journalistes et reporters français, manquèrent absolument de tact, sinon de correction. Vexés dans leur amour-propre, ils n'eurent pas, dans la défaite, ce sourire du gentleman

qui félicite son vainqueur. Dans des communiqués fielleux ou méprisants, ils s'attachèrent à ridiculiser ces Flamands, « bœufs de labour », qu'ils opposaient à leurs champions, « lévriers de race ».

Toute la Belgique se cabra sous l'injure. Et l'on put assister, dans les provinces wallonnes, dans les villes les plus francolâtres (comme Liège), à une explosion d'orgueil national qui n'était pas très loin de la gallophobie.

Encore une fois, il ne s'agit pas d'attribuer à ces sautes d'humeur plus d'importance qu'elles ne méritent. Mais les foules sportives ont la réaction spontanée. Et c'est dans le stade que l'on prend le plus exactement la température d'un peuple. Les Français — on le leur dit en toute amitié — ont perdu, sur le terrain sportif, bien des amitiés. Et non pas seulement sur le terrain sportif. Car voilà qui est grave et qui donne à ces incidents nés du Tour de France cycliste toute leur signification : la France, qui adore d'être aimée pour elle-même, est en passe de galvauder sa cote d'amour. « Les Français ont une manière si impertinente d'avoir raison, nous disait un habitué des congrès internationaux, qu'il devient impossible de faire adopter une motion de la délégation française. »

Les Belges ne sont pas rancuniers. Mais, très chatouilleux sur le point d'honneur, ils supportent mal qu'on leur fasse l'injure de les traiter en cousins pauvres. Et puisqu'au fond, le Tour de France est aussi affaire de jarrets et de muscles fessiers, il leur déplait d'entendre des journalistes pleins de dépit faire appel au nom de l'intelligence, d'une défaite qui n'a rien de déshonorant. S'ils savent demeurer modestes dans leur triomphe, les routiers de chez nous auront ajouté une belle page à ce livre de morale en images qu'est le Tour de France 1935, gagné par un gamin flamand au cœur bien accroché et tout heureux d'acheter à sa vieille mère une paire de vaches et une chèvre.

### A propos du dernier livre de d'Annunzio

On sait que la Congrégation de l'Index a condamné, au lendemain même de sa publication en librairie, le dernier roman du prince des lettres italiennes et de Monte Nevoso : *Cento e cento e cento e cento pagine di Gabriele d'Annunzio tentato di morire*.

A un certain endroit de l'œuvre, le poète, qui vient d'entendre la messe en plein air, la veille d'un jour solennel entre tous, se murmure à lui-même : « *Je voudrais croire en Dieu, pour me signer, et pour qu'à partir de demain, entrât dans ma vie une lumière neuve...* »

Faut-il chercher, dans cette réflexion noyée au milieu des propos blasphématoires, l'indice d'un tourment intérieur que la méditation la plus orgueilleuse ne semble point avoir apaisé?...

### La femme de l'avenir

A ce Congrès de toubibs anglais, une doctoresse a lu un rapport sur « la femme en l'an 2000 ». Elle a été très applaudie. Rien ne met à l'aise comme certains genres, l'anticipation ou la préhistoire. Si je vous décris la prise de la Bastille, il ne faut pas que je me trompe d'un bouton d'uniforme; que je confonde les gardes-françaises avec les mousquetaires. Mais si je m'enfonce dans les grottes, presque antédiluviennes, et que je fasse une erreur de deux ou trois mille ans, bagatelle! Et pour les anticipations, aucune bride à l'imagination! La doctoresse, qui a annoncé, au Congrès médical, les perfections de la femme en l'an 2000 ne court pas grand risque d'être démentie. Nous sommes en 1935. Il s'en faut donc de soixante-cinq ans! On peut bien



se le dire : aucun des congressistes ne sera encore debout sur la boule quand régnera cette ère de prospérité. Les maîtres de l'heure, alors, la postérité, ce seront les petits gars qui tettent leur pouce en ce moment-ci; les petits gars et les petites garcettes.

A en croire la doctoresse anglaise, en l'an 2000, la santé sera presque parfaite. Voilà qui a dû jeter un froid dans l'assistance médicale! De quoi vivront les toubibs? Pour eux, une épidémie, c'est comme une belle vendange. Avec la grippe espagnole, ils dotent leur fille! En l'an 2000, les maladies usuelles, la tuberculose et les rhumatismes auront à jamais disparu. Et le cancer? Et la calvitie? Et le rhume de cerveau? Grâce à l'hygiène, les femmes conserveront l'aspect de la jeunesse pour un temps illimité.

Une grande révolution s'accomplira dans les ménages. Plus de vaisselle où Madame abîme ses jolies mains dans l'eau chaude et dans le graillon. Tout sera en papier, le linge, la vaisselle; en papier ou en carton.

Ce sera l'ère de Lucullus, du gras fondu servi dans des cartons ingénieux et précaires. On n'aura rien à faire du matin au soir. Ah! quel dommage d'être né si tôt! En attendant, Madame récure les casseroles et le cou de ses gosses. Mais, patience!

#### Pour vivre vieux

Le docteur Gueniot a écrit un ouvrage intitulé : *L'Art de devenir centenaire*. Il vient de mourir à cent deux ans. Du coup, son manuel, qu'on n'avait pas pris au sérieux, s'enlève chez les libraires comme petits pâtés. Tout le monde veut connaître les recettes de ce toubib qui a passé de la théorie à la pratique, et a démontré le mouvement en marchant.

On s'imagine découvrir un trésor de recettes alchimiques, de secrets fabuleux. Et l'on tombe sur des axiomes de bon sens, sur des rabâcheries de mère nourrice : « Pas d'excès! Ne mangez pas plus que votre faim. Ne buvez pas plus que votre soif. N'abusez ni du travail, ni du tabac, ni du reste. Massez-vous tous les soirs et tous les matins. Procédez vous-même à cette petite opération. Pincez-vous les muscles des fesses et des cuisses. Evitez les soucis. Ne soyez pas ambitieux. »

Ce sont des jeannoteries. Mais le docteur Gueniot est mort à cent deux ans. Du coup, ces sentences de M. de la Palice deviennent des oracles.

Est-il si enviable de franchir la centaine? La nature semble avoir défléuri à dessein le chemin qui mène au cimetière. A chaque étape, elle vous ravit une de vos grâces, une de vos facultés. On perd la mémoire. On perd la vue, l'ouïe, les cheveux, les dents. On radote. On redevient enfant, mais sans les grâces et sans l'espérance. Privé de tous les attributs de la virilité, on n'a plus qu'à s'en aller. A quoi bon prolonger une vie oiseuse pour vous, et encore plus pour ceux qui vous environnent? Heureusement que vous êtes sourd, et que vous n'entendez pas ce qu'on dit : « Il bat la campagne. Et dire qu'il a été si intelligent! »

L'originalité du docteur Gueniot, ce fut de pratiquer sa doctrine. Tant de prédicateurs démentent à table et ailleurs ce qu'ils préconisent en chaire!

#### Le lama et son moulin

A Sanghaï règne, paraît-il, une mortelle inquiétude. Les gens de là-bas scrutent le ciel, le nez en l'air. Qu'y cherchent-ils? Des signes d'espérance? Non! Il s'agit d'un avion qui devrait avoir atterri depuis quarante-huit heures. Ce qui accroît l'anxiété populaire, c'est que cet appareil transportait, avec d'autres passagers, le Panchem Lama.

— Qu'est-ce que le Panchem Lama?

— Je ne suis pas très calé sur le clergé bouddhique et les lamasseries. Mais il paraît que le Panchem Lama est la plus haute autorité religieuse tibétaine après le grand Lama. Supposez que l'on ne retrouve plus ni l'avion, ni les cadavres des passagers. Possible que de l'accident on fasse un miracle! Les bouddhistes, enclins aux imaginations dévotes, insinueront : « Le Pachem Lama est monté au ciel Il était si parfait qu'il faisait tache sur la terre. Il plane maintenant bien au-dessus de nos misères, dans une atmosphère de béatitude, de lumière et d'éternité ».

Pourquoi le Panchem Lama a-t-il quitté, et par avion, la lamasserie? S'agissait-il d'une impérieuse mission religieuse? Nos braves curés, pour « biner » le dimanche, c'est-à-dire pour dire la messe dans plusieurs paroisses, se servent de la démocratique bicyclette. Il y a une vingtaine d'années, cette manière de voyager faisait scandale dans le monde ecclésiastique. Des évêques interdisaient à leurs succursalistes, curés, chanoines, de chevaucher cette monture d'acier qu'ils considéraient comme aussi satanique que le balai, enfourché par les sorcières, pour aller faire les cent dix-neuf coups au sabbat, avec le diable.

Tout ce que je sais des lamas, grands et petits, et des lamasseries, je le tiens d'un livre étincelant de gasconnades que je lisais dans mon collège. Ce sont les *Souvenirs de voyage en Tartarie*, du P. Huc. Déguisé en mandarin, avec un autre Gascon, ce révérend traversa les pays les plus mystérieux et en rapporta des anecdotes et des croquis savoureux. A l'en croire, les lamas, qui sont très paresseux, ont inventé une manière de réciter leur bréviaire tout à fait expédiente. On écrit les prières sur des lanières de parchemin. On attache ces formules aux ailes d'un moulin à vent. Et, sur le toit de la lamasserie, le vent fait tourner le moulin à oraisons.

Espérons qu'avant de prendre l'avion, le Panchem Lama avait huilé son moulin!

#### Molière brûlé

Juillet, août, septembre sont les mois des révolutions, en France. Les émotions populaires — prise de la Bastille, massacres des prisons, Saint-Barthélemy — proviendraient-elles de la température, de la chaleur, des orages? Serait-ce une question de baromètre, de thermomètre, de pression atmosphérique?

Revoici les Parisiens, dit-on, à la veille des émeutes. Comme prélude, ils ont eu, l'autre jour, l'incendie du Théâtre-Français. On y a arrosé les tréteaux d'essence, on y a fichu le feu. L'essence était-elle de mauvaise qualité? La maison de Molière n'a pas brûlé. A peine sent-elle un peu le roussi. C'est qu'on avait pris la précaution, avant l'autodafé, de baisser le rideau de fer. Et c'est aussi que l'incendie avait été organisé par les pompiers. D'une main ils tenaient la torche et de l'autre, la lance...

Ce n'était qu'une démonstration. Il s'agissait de savoir si le rideau de fer servait à quelque chose; s'il fallait le remplacer; si, un soir de spectacle, les gens auraient le temps de fuir avant d'être boucanés comme des jambons de Mayence.

Cette expérience est symbolique. Elle convient parfaitement aux heures où nous vivons. Les gens les plus bourgeois brandissent des torches. Pour préserver la maison ils jouent avec le feu. Ils enlèvent les volets, histoire de le repeindre, au plus fort de l'orage.

Pourquoi ces feux de Saint-Jean, en été, sur la scène du *Cid*, de *Sganarelle* et de *Monsieur de Pourceaugnac*? Toute l'artillerie aquatique de ce Pourceaugnac était-elle braquée sur les baquets d'essence? Si le feu se déclare, un jour, dans la maison de Molière, la catastrophe viendra-t-elle d'un baquet d'essence sur la scène

avec, autour, une escouade de sapeurs et de pompiers? Sera-t-elle prévue au programme, comme un numéro de ballet?

Ce qui accrut le désastre, jadis, à l'Opéra-Comique et au Bazar de la Charité, ce ne fut pas tant le feu que la peur du feu, la panique. Si personne ne s'était affolé, presque tout le monde serait sorti. Mais, il y eut l'épilepsie. On se rua sur les portes, dont les tambours furent coincés. De malheureuses femmes tombèrent entre les strapontins. On les piétina. D'autres trébuchèrent sur leurs cadavres. Il se forma ainsi des barricades de peur.

Il était aisé de donner un sens à cette fête du feu. Un sens et une utilité. A quoi bon quelques hectolitres d'essence? N'avait-on pas, en réserve, tous les manuscrits refusés par le Comité? les perruques, les foulanges, de tous les cabotins, les ingénues sexagénaires, des soubrettes fossilisées, des Cids sur le chemin de Sainte-Perrine? Ah! la belle purification, si la baraque avait brûlé avec son décret de Moscou, ses querelles pour les douzièmes, son papier timbré, ses billets de faveur, ses idylles ministérielles, ses bustes, ses tableaux, ses traditions d'ennui — et la mâchoire de Molière, relique d'ailleurs apocryphe!

### La vérité, la légende et l'histoire

Le prix de Rome français pour la gravure a été attribué à M. de Jaeger. Le sujet proposé à son burin était : « La Légende et l'Histoire ». Il s'en est tiré en représentant ces deux sœurs, l'une bonne fille et populaire; l'autre pompeuse, pédante, et souvent ennuyeuse, côte à côte, mais en contraste par la tenue. Clio est empaquetée dans une sorte de toge, tandis que sa folle sœur est dépouillée, comme un discours d'académicien.

Cette interprétation a fait hocher la tête à quelques vénérables membres du jury.

— Eh quoi! ont-ils déploré, le candidat confond-il la Légende avec la Vérité? C'est elle qu'on a accoutumé de représenter sortant d'un puits. Tandis que la Légende s'en va courir les chemins.

Evidemment, la vérité n'a pas grand'chose à voir avec la légende, ni même, souvent, avec l'histoire. Il n'y a pas d'histoire, du moins contemporaine, mais des histoires, des historiettes. « Ce qui me dégoûte de l'histoire, avouait M<sup>me</sup> de Sévigné, c'est de penser que ce que je vois aujourd'hui sera de l'histoire un jour. »

On connaît le vieux conte du roi chargeant le meilleur historien de son temps d'écrire l'histoire du royaume. L'érudit s'enfonça dans les compilations, fouilla les archives, ratura, démarqua. Cependant, il vieillissait dans cette poussière du passé, et le monarque s'impatientait :

— Quand m'apporterez-vous cette histoire, sans laquelle j'ignore tout du pays que je gouverne?

— Sire, donnez-vous patience. Je n'en suis encore qu'aux origines, et elles sont très obscures.

Après maintes années d'ardeur et de sueur, l'histoire était achevée : cent volumes in-folio. Mais le roi déclinant n'avait quasi plus d'yeux :

— Abrégez! supplia-t-il.

Successivement, l'historien réduisit sa compilation à cinquante volumes, à vingt-cinq, à dix, à un unique tome. Le monarque le jugea trop gros :

— Réduisez encore, gémit-il, car je ne voudrais pas mourir sans connaître l'âme du peuple que je régente.

Mais l'historien, accablé d'années et de recherches, gisait, attendant la camarde. On le secoue avant le passage fatal :

— Qu'est-ce? demande-t-il.

— C'est le roi qui réclame votre histoire.

— L'histoire!... souffle, dans une dernière bouffée, l'agonisant.

L'histoire... On naît, on souffre, on meurt. Voilà ce que renferme l'histoire la plus vraie. Allez le dire au roi. Et qu'il en fasse son profit!...

### Bichonette est recalée

Quel dommage qu'on ait renversé la Bastille, le 14 juillet 1789! Il suffisait de prendre la forteresse d'Etat, d'en expulser les geôliers et le gouverneur, et d'en libérer les prisonniers. Les tours médiévales, aujourd'hui, seraient un musée. Il y aurait un conservateur de la Bastille. Il montrerait — ou le concierge — l'échelle de Latude, la cellule du marquis de Sace. Et puis, on pourrait la reprendre, avec des projections, des figurations, des feux d'artifice. Les Parisiens, faute de cela, en sont réduits aux véritables émeutes...

Est-ce la crise? Est-ce le baromètre? Que les gens sont nerveux, à Paris! Que les parlementaires sont crispés!

Même au Conservatoire il y a eu, ces derniers temps, plusieurs journées révolutionnaires. C'est à cause du concours de danse. M<sup>me</sup> Mignolet, M<sup>me</sup> Cordon, M<sup>me</sup> Pipelette, M<sup>me</sup> Cardinal ont brandi le parapluie de la révolte. On a conspué : « A bas le jury! Vive Bichonette! » C'est un début de coup d'Etat. C'est une nouvelle ligue... la Ligue des Petits Rats de l'Opéra.

Etes-vous pour ou contre Bichonette? Mais, vous ne savez pas ce que c'est que Bichonette? Vous n'êtes pas à la page. C'est une blondinette, tirant sur l'acajou, potelée, aux yeux caressants comme des fleurs. Elle a quinze ans. C'est un bouquet de mai. Ce bouquet danse comme un ange. De l'avis de toutes les mères et commères, elle eût dû avoir, et haut la main, le premier prix de tutu. Elle n'a rien eu, la pauvre, rien; pas même un mouchoir pour essuyer le myosotis de ses yeux. Alors, l'émeute a éclaté. La cohorte véhémement des mères et commères a hululé : « Bichonette! Vive Bichonette! »

Ce qui veut dire : « A bas la lauréate! » Car, en France, quand on crie : « Vive quelqu'un! » cela veut dire : « A mort, un autre! »

M<sup>lle</sup> Bichonette a eu sa revanche dans les couloirs. Elle a été photographiée, interviewée. Et le père de la recalée a ouvert son cœur à la presse : « Ce Conservatoire est une vieille bassinoire. Il tombera. Il n'y a qu'à le laisser tomber. C'est ce que nous ferons. D'ailleurs, il nous vient des engagements de tous les côtés. L'avenir de notre fille est assuré. »

## Le royaume du casque<sup>(1)</sup>

Le jour où pour la première fois je me coiffai du casque et descendis le long de l'échelle immergée, je compris tout ce que j'avais ajouté à mes joies terrestres ou plutôt, pour ne pas employer un vocabulaire terrestre, ce que j'avais ajouté à mes joies planétaires : car l'exploration du fond des mers est vraiment supra-terrestre : nous pénétrons un monde nouveau. Après une centaine de plongées, on parvient à se débarrasser des craintes dont notre esprit est, depuis notre enfance, alimenté. Lorsque nous ne redoutons plus d'être prisonniers sous l'eau, lorsque dans notre royaume nouvellement conquis la crainte des pieuvres, des requins et des brochets de mer ne vient plus troubler les joies éprouvées à la vue de splendeurs étranges

(1) Ces pages figureraient dans un volume à paraître chez Grasset, à Paris, sous le titre : *En plongée par 900 mètres de fond.*

et incroyables, c'est alors que nous commençons à apprécier pleinement la valeur véritable de notre exploit.

Pour goûter cette nouvelle phase de vie, il n'est pas besoin d'entraînement, ni de préparation ou de dons spéciaux. Celui qui remonte à la surface après une plongée, muet d'admiration, et vraiment conscient des merveilles qu'il a aperçues, celui-là mérite de recommencer. Par contre, celui qui remonte désappointé ou peu conquis, celui-là n'a plus qu'à attendre plus ou moins longtemps que la mort vienne le chercher, car il est prouvé que rien ici-bas n'est plus guère susceptible de l'intéresser.

Dix ans de plongée pour le compte de la Société Zoologique de New-York m'ont appris ce qui était indispensable. Voici ce dont on a besoin : un costume de bain, des souliers bains de mer en caoutchouc, un casque de cuivre avec une vitre sur le devant, un tuyau de caoutchouc ordinaire et une petite pompe à main. Une échelle métallique pliante est très commode, mais une corde suffit amplement. Voilà que vous descendez à quatre, huit, douze, seize mètres, avalant votre salive, pour combattre l'augmentation de pression. Si à quelques mètres de la surface vos oreilles deviennent très douloureuses, remontez aussitôt et allez consulter un spécialiste car, que vous replongiez ou non, elles ont besoin d'être soignées.

Quinze mètres constituent une bonne limite et les formes les plus intéressantes de la vie des récifs et du rivage se trouvent même à une profondeur moindre.

Le danger d'une chute n'existe pas. Si vous trébuchez au bord d'une falaise immergée ou d'une terrasse, vous dériveriez et couleriez doucement jusqu'au fond. Mais si par vingt mètres de fond vous vous trouvez sur le bord d'un abîme, ne vous laissez pas tenter à aller plus profondément pour cueillir un coquillage ou un corail. Les oreilles ne supportent pas une trop forte pression.

Après une douzaine de descentes, vous voudrez faire plus que de rester immobile et émerveillé ou que de chercher vainement à attraper les poissons qui viennent vous régarder contre votre vitre.

Vous pourrez, comme nous, imaginer toutes sortes d'appareils. Si vous désirez prendre des notes, munissez-vous de feuilles de zinc ou de papier imperméable, cherchez un bloc de corail confortable et vous écrirez aussi facilement que si vous étiez dans un canot. Mais n'oubliez pas de ficeler votre crayon, sinon le bois se séparera de la mine et remontera à la surface, tandis que la mine tombera au fond et que les petits poissons se jetteront dessus pour la mordiller frénétiquement.

On peut prendre un film jusqu'à huit ou dix mètres de fond en plaçant l'appareil dans une boîte de cuivre étanche munie d'un verre. Voulez-vous peindre? Lestez de plomb votre chevalet, imperméabilisez votre toile et installez-vous avec votre palette. De temps en temps, vous serez obligé de chasser les petits poissons attirés par l'odeur de certaines couleurs et parfois votre palette sera recouverte d'une troupe de minuscules mornes.

Si vous êtes assis au milieu d'un massif de corail, il est possible que vous soyez attaqué, non par des pieuvres géantes, des brochets de mer ou des requins, — chassez cette idée, — mais vous ressentirez peut-être un léger choc et vous apercevrez un petit poisson, une « demoiselle » plus petite que votre pouce, toute d'azur et d'or qui se précipite rageusement sur vous. Sa demeure est proche et pour la défendre, elle ne craint rien de ce qui plonge, rampe ou nage. Bien vite, elle vous considérera comme une espèce inédite et inoffensive d'animal marin et s'éloignera pour prendre en chasse quelque sébaste ou chirurgien.

Si vous êtes un sportif, inventez un lance-pierre sous-marin ou une arbalète et tentez d'atteindre les poissons avec des fléchettes en fil de cuivre. Je me sers maintenant de capsules de fulminate au bout d'une canne à pêche, mais les lance-pierres et les plombs conviennent mieux aux débutants.

Vous désirez faire un jardin, alors choisissez une belle pente ou une grotte dans un récif, et avec une hache détachez les blocs de corail recouverts de plumes de mer pourpres, d'éventails dorés et de grandes anémones multicolores. Placez ces blocs dans des crevasses et au bout de quelques jours vous aurez un fabuleux jardin japonais immergé. De même que les oiseaux se rassemblent sur terre dans les végétations luxuriantes des jardins, de même des quantités de poissons suivront vos travaux, de grands crabes et des étoiles de mer pénétreront dans votre jardin et de temps autre une méduse-fée passera palpitante, plus belle que tout ce qui existe sur terre, plus délicate et gracile que n'importe quel papillon.

Nos grand'mères ornaient les sentiers de leurs jardins avec des coquillages; sous la mer nous aurons toutefois plus de mal à en faire autant, car leurs habitants tiennent absolument à s'en aller, aussitôt placés. Cependant d'autres ravissantes coquilles peuvent être utilisées et le meilleur moyen de les trouver est de chercher le repaire d'une pieuvre; vous trouverez là une collection de coquillages de toutes espèces. La pieuvre s'y connaît en mollusques appétissants et après les avoir transportés dans sa demeure elle les dévore tranquillement et rejette à l'entrée les coquilles vides et intactes.

Enfin, pour border votre plantation marine, trouvez de petites roches de corail hérissées de vers à tube. Au moment où vous les disposerez, ils seront d'un blanc sale; c'est leur hiver momentané; mais soyez patient et au bout de cinq minutes vous voyez le printemps qui approche et une quantité de bourgeons bleu pastel surgissent; cinq minutes plus tard le plein été est là et vos petits monticules d'ivoire sont devenus des floraisons animales, rouges, mauves, bleues, jaunes et vertes. Toutes sont en mouvement malgré l'absence du courant et, comme le lys d'« Alice au pays des merveilles », on s'attend à ce qu'elles disent à un moment donné : « Nous pouvons parler quand il y a quelqu'un qui en vaut la peine. »

Le plongeur sera avisé s'il évite de décrire ses aventures. Ce que j'ai écrit sur les paysages sous-marins a été accueilli avec éloges par les terriens et par les spécialistes du « coin du feu ». Mais à partir du moment où l'un de ceux-ci coiffé du casque sera descendu lui-même, tous les mots, phrases, comparaisons et superlatifs lui paraîtront totalement insuffisants. Les teintes sous-marines sont indescriptibles d'après la gamme des couleurs terrestres et de même notre langage devient vague et limité si nous l'utilisons pour reconstituer des images sous-marines. Même les poissons les plus vulgaires, ceux que l'on trouve non loin des surfaces, sont entièrement différents, quand on est à leur hauteur, de ce qu'ils sont quand on les regarde d'en haut. Les humains ne sont-ils pas autres selon qu'on les voit d'un second étage, ou qu'on se trouve face à face?

Le Royaume du Casque n'est pas seulement un nouveau champ d'expériences pour nous; il a été aussi jadis le centre de luttes féroces et le siège d'une extraordinaire évolution. Ce royaume est un long ruban d'une profondeur variant entre 2 et 20 mètres et d'une largeur de quelques centimètres à 2,000 mètres. Sa longueur est stupéfiante : 150,000 milles environ, de sentiers sous-marins tortueux filant le long des rochers, des falaises, des fjords et des baies, se poursuivant le long des rivages couverts de palmiers, des terres australes et des innombrables cercles et anneaux entourant les atolls et les îles tropicales. Les endroits les plus intéressants sont peut-être les récifs et les hauts-fonds éloignés du rivage, comme ceux des Bermudes que j'ai baptisés : Presque-Une Ile », où l'on peut déambuler, environné de tous côtés d'abîmes interdits à la promenade (1).

Quand le soleil d'été a chauffé nos mers nordiques, allons

(1) NONSUCH : *Land of Water*, p. 32.

explorer quelques côtes rocheuses, celles du Maine, ou des Massachussets. Immédiatement nous nous rendons compte de notre supériorité nouvelle. Hier, nous avançons péniblement sur des légions d'anatifes et nous inspections sans succès le fond de l'eau. Aujourd'hui nous franchissons rapidement la zone des anatifes et nous dépassons la limite de la marée basse où tout, depuis la création, est dans l'eau.

Avançons toujours ; les dernières moules disparaissent et nous apercevons les grandes racines des algues géantes qui étendent leurs frondaisons jusqu'à la surface de l'eau. Les oursins verts font place à des espèces plus grandes et à quatre ou six mètres de profondeur nous pénétrons la région des magnifiques astéries qui nous rappellent les crinoïdes à peu près complètement disparus de la surface de la terre.

Asseyons-nous sur un tapis d'algues et observons la vie au milieu de l'eau. Des crevettes surgissent de tous côtés et passent près de nous tels des fantômes d'êtres vivants ; jamais nous n'oublierons la vision de la première seiche, ni celle d'un groupe de ces méduses cténophores qui donnent l'impression d'une voie lactée quand le soleil joue dans leurs tentacules. Des buccins et d'étranges petits crabes grimpent sur nos chaussures ; brusquement, des milliers de comètes filent devant nous, c'est un groupe de harengs qui cherche quelque endroit pour frayer. Seule une secousse impatiente sur le tuyau nous rappellera que nous avons dépassé de beaucoup les délais prévus pour notre plongée.

A notre première plongée dans les Tropiques, aux Antilles, par exemple, nous sommes frappés par la plus grande intensité de vie et par l'incroyable richesse des couleurs. Dans notre plongée près de New-York, nous avons peut-être recueilli une minuscule éponge et trouvé sur un coquillage un petit morceau de corail de la taille d'une bille. Mais ici, au milieu de récifs tropicaux, le corail forme des masses ayant deux ou trois mètres de large ou des floraisons arborescentes dans lesquelles nous pouvons grimper. Les anémones et les poissons ont les couleurs de l'arc-en-ciel — anges de mer arlequins (harlequins angel fish) et poissons-écureuils aux gros yeux (larged eyed scarlet squirrel). Des coraux s'élancent en d'extraordinaires branches pourpres jusqu'au-dessus de l'eau. Et avec joie nous constatons que rien de ce qui bouge n'a peur de nous ou si peu. Nous nous sentons en confiance, non pas des étrangers, mais les membres d'une grande famille de nouveau réunis.

\* \* \*

Quand nous aurons plongé plusieurs fois au même endroit, que le paysage nous sera devenu familier, que nous saluerons chaque poisson comme un compagnon, le moment sera venu de descendre par une belle nuit étoilée. Choisissez une nuit où l'eau est phosphorescente et descendez doucement le long de l'échelle. Au moment où vos yeux se trouveront juste au-dessous de la surface de la mer, l'illumination des rides de l'eau dépassera toute imagination humaine. La première fois que nous arrivons au fond, nous avons l'impression d'être dans une complète obscurité ; seule une légère lueur tombe de la surface et la quille de la barque paraît de l'argent en fusion ; mais bientôt, notre vue s'adaptant, notre petit monde commence à être rempli de voies lactées, de constellations, de météores et de comètes blanches et bleues. Peu à peu nous réussissons à expliquer la raison de toutes ces lumières. Quelques habitants comme les vers de mer et les méduses ont leur lumière propre, mais tous les autres sont indirectement éclairés. Chacun de leurs mouvements provoque le scintillement de minuscules noctiluques ou autres créateurs microscopiques. De temps à autre, le passage d'un gros poisson éclaire tout le récif, ses crevasses, ses mouvantes fron-

daisons et nous imaginons tous les autres détails aperçus au cours de nos plongées de jour. Une fois de plus, nous ne pouvons que demeurer muets, nous ne pouvons que rester là et bien regarder, afin de nous souvenir plus tard de toutes ces merveilles qui nous donneront envie de recommencer le plus tôt possible.

Dans le Pacifique Nord, sur les côtes du Japon, j'ai noté des couleurs moins intenses, mais par contre des tons plus délicats ; il est certain que les artistes japonais de l'antiquité devaient contempler les fonds à travers les eaux transparentes, car on retrouve ces tons sur leurs paravents et sur leurs kakémonos. Les gracieuses frondaisons éparses des algues rappellent les exquis arrangements floraux des Japonais, et lorsque nous apercevons un de ces gros crabes-éponges, nous trouvons une similitude criante ; en effet, sur le dos du crabe se trouve le masque exact des danseurs du diable, masque de quelque dieu des Samourais ; si frappante est la ressemblance, que les pêcheurs racontent des foules de légendes sur son origine.

Un jour que je me trouvais dans une barque de pêcheur au-dessus d'un banc rocheux, à huit mètres de la surface, la barque dériva et j'aperçus tout à coup au fond d'un vertigineux abîme bleu cinq poissons énormes qui essayaient de déchirer une nasse contenant un minuscule poisson rouge. Cela ne dura qu'un instant, mais le souvenir de ce pauvre petit poisson qui attendait, tandis que cinq monstres essayaient de déchirer sa prison, demeure dans mon esprit comme la suprême vision des hauts-fonds japonais.

C'est dans le Pacifique Sud que nous trouvons les hauts-fonds et les récifs les plus riches de tous les océans ; ils commencent à Hawaï et s'étendent sur toutes les mers tropicales du sud. Les nombreuses îles et atolls offriront des ressources inouïes à l'explorateur casqué de l'avenir, qu'il soit artiste, savant ou tout simplement un surhomme désirant goûter les joies suprêmes de ce monde. Mille peintures pourront être chacune différentes de forme, de couleur, de composition et pourront représenter chacune des espèces et des spécimens divers. Imaginez, si vous voulez, deux balistes aux couleurs étranges évoluant au milieu d'une forêt de plantes animales — en apparence frondaisons squelettiques et souches mortes, en réalité coraux vivants et plumes de mer fabriqués par des milliers de petits architectes qui vivent heureux dans les branches de leurs coraux et dans leurs constructions de marbre.

Par contraste, remontons au nord, vers des régions plus froides, où pour plonger il nous faut revêtir des vêtements doublés en laine. Les algues sont petites ou inexistantes, mais les bigorneaux, anémones, seiches et crevettes sont bien représentés, tandis que les méduses boréales, longues souvent d'une trentaine de mètres, palpitent à la dérive dans les eaux glacées. Les requins ne goûtent guère les régions arctiques ; on en a trouvé cependant à l'intérieur de la limite des icebergs, où les bancs de poissons qui parcourent ces eaux constituent pour eux une nourriture abondante.

Pour établir un nouveau contraste, passons de ce pays de blancheur au plus noir paysage sous-marin que j'aie jamais vu par la vitre de mon casque. Les rivages de lave noire des Galapagos descendent jusqu'à la mer et ensuite jusqu'aux petites profondeurs sans changer d'apparence, sauf que la poussière de l'atmosphère disparaît dans l'eau. De grandes terrasses et des falaises couleur d'ébène révèlent des caves et des grottes béantes et çà et là une petite portion de fond plat couverte d'un sable noir de jais abrite un champ d'algues mouvantes. Les habitants de ces sombres falaises sont d'une étonnante diversité. Certains paraissent tout particulièrement adaptés et font en quelque sorte partie de la lave, telle cette grande pieuvre noire qui, se glissant hors de son trou, m'aperçoit et, émue,

change de couleur, passe au rouge brique, puis au rouge marbré de gris. Ses tentacules glissent, sensibles et indépendantes telles les boucles de la Méduse, explorent les crevasses, se croisent, se tortillent, s'entrelacent sans raison. De petites « demoiselles » multicolores, bleues, noires, rouges sortent d'autres crevasses, tandis que des crabes écarlates rampent collés à la lave. Un groupe de labres vermillons évolue lentement devant nous et nous pouvons remarquer que presque tous les organismes visibles ont, en dehors du noir, le rouge comme couleur fondamentale. Avant de remonter, nous évoquons l'extraordinaire coloration rouge de cette lave lorsqu'elle dut sortir des entrailles de la terre pour s'écouler au dehors, et dès lors les couleurs des pieuvres, des crabes et des poissons nous paraissent très appropriées.

Dirigeons-nous enfin vers les antipodes et imaginons-nous quelque part au-dessus de la plus grande étendue de hauts-fonds du monde, au-dessus de la grande Barrière Rocheuses Australienne, laquelle s'étend sur des milliers de kilomètres le long des côtes du Queensland.

La partie à l'air est presque entièrement de corail pur et à peu près dépourvue d'algues et de fougères marines. Une très grande partie est visible à marée basse; aussi a-t-on été rarement tenté d'explorer ce qui est plus profond. Mais les rares privilégiés qui ont pu descendre là où travaillent les pêcheurs de perles font des descriptions de paysages sous-marins qui diffèrent beaucoup de ce que l'on peut voir à la surface. C'est là que vivent les bénitiers géants, larges parfois de deux mètres et pesant plus de 200 kilos. Si jamais on place par mégarde une main ou un pied dans un de ces mollusques géants, il se referme comme un piège à fauves et l'infortuné plongeur est à jamais prisonnier.

De même que sur les rivages voisins de ces côtes, nous trouvons des animaux étranges, tels que les kangourous, les koalas et les casoars, de même nous trouvons dans la mer le dragon marin qui est à l'hippocampe ce que l'orchidée est à la violette et l'oiseau de paradis au moineau. Ces dragons nagent horizontalement comme le syngnathe; ils sont orange, bleu pâle et vermillon et chacune des arêtes de leur dos porte une touffe de plumes qui flottent au gré de l'eau. Je n'en ai jamais vu de vivants, mais avant de mourir j'ai l'intention d'aller étudier dans leur élément ces étranges créatures, d'aller les voir nager, se nourrir et s'accoupler parmi les éponges et les coraux, les oursins et les algues, dans une féerie de couleurs et de formes introuvables sur terre.

\* \* \*

Lorsqu'on décrit un endroit que l'on a été seul à voir, on est obligé d'avoir recours à des comparaisons pour rendre plus réelles au lecteur les terres ou les mers inconnues pour lui. Les récifs de Haïti sont uniques et ne ressemblent à rien d'autre au monde, ne serait-ce qu'à cause de leurs forêts de corail semblables à des bois de cerf, où les troncs et les branches sont tout à fait différents de leurs homonymes botaniques et dans lesquels on peut grimper aussi haut que le permet la longueur de notre tuyau.

Les plus beaux récifs des Bermudes se trouvent au nord, au delà de cette grande étendue d'atolls qui parsèment la surface de la mer de leur couleur turquoise. Il faut avoir parcouru soi-même ces récifs, car leur description par une autre personne paraît bien pâle à côté de la réalité.

Si l'on désire cependant avoir une image de leur étrange beauté, il faut évoquer dans son esprit à la fois la lune, la jungle à l'origine de la terre, et un paysage de conte de fées, tel que les peint Rackham, peuplé de gnomes et de farfadets à peine visibles.

Ces récifs se trouvent non loin des deux petites aiguilles situées à l'extrémité de la pente nord du volcan des Bermudes et constituent l'extrême pointe des terres émergées; leur blancheur

s'est recouverte d'une carapace gris acier sous l'éternelle action des vagues qui les assaillent.

Pendant une heure nous naviguâmes sur une mer dont le calme était de temps en temps troublé par une petite risée. De nombreuses méduses soleil (*Aurélia*) flottaient çà et là avec leurs quatre rangées d'œufs roses et brillants. Plus grandes les cyanées bleu pâle tremblotaient au fil de l'eau et chaque paquet de sargasses abritait un groupe de petits poissons craintifs, tandis que les poissons volants s'efforçaient vainement de trouver un auxiliaire dans un vent favorable.

A environ un demi-mille des récifs notre canot ralentit et passa lentement au-dessus de grandes étendues de sable d'un bleu trouble, puis apparurent les ombres noires des falaises à pic. Brusquement nous évoluâmes au-dessus d'un rocher plat parsemé d'aiguilles, de sommets arrondis et de petits reliefs. Et maintenant, veuillez noter que cette dernière phrase est absolument fautive et ne contient pas un brin de vérité. Voilà justement ce qui fait tout le prix des plongées en casque. C'est une des seules choses du monde qui ne devient jamais banale car, ayant beaucoup étudié les étendues sous-marines, nous pouvons à un moment donné nous croire familiers avec leur flore et leur faune, mais bien vite nous comprenons que nos sens grossiers sont toujours induits en erreur et que chaque fois il nous faudra réapprendre les premiers éléments de la science aquatique.

J'ai plongé des centaines de fois sur toutes espèces de rochers et j'étais cependant certain que celui-ci constituait une exception; je m'ancrai au-dessus de son centre avec l'intention de l'explorer en détail, et descendis tout tranquillement l'échelle. J'avais l'intention de me promener un peu partout et de m'asseoir à l'occasion sur une roche afin de poursuivre mes diverses études.

A quinze mètres de la surface, mes pieds vinrent se poser sur un énorme corail en boule et, ayant regardé autour de moi, je m'aperçus aussitôt combien ma vision d'en haut était fautive. Je songeai à la lune. Quand celle-ci est pleine, en effet, nous ne voyons au télescope qu'une surface unie et quelconque, mais quand l'ombre de la terre se projette obliquement sur elle, les trois dimensions des grandes falaises, des volcans et des masses rocheuses nous apparaissent aussitôt. De même dans mon canot à fond de verre, le rocher paraissait plat avec quelques renflements colorés. Maintenant, à la hauteur de mes yeux, la surface du récif s'avérait absolument impraticable; je m'éloignai péniblement à quatre pattes de l'échelle et me trouvai tout à coup dans un cul-de-sac; devant moi était une crevasse sans fond, derrière une falaise abrupte recouverte d'éponges glissantes, à ma gauche des oursins diadèmes aux longues piques empoisonnées, à droite enfin une chute dans le néant. Ajoutez à cela que chaque mètre carré de corail était hérissé de petites arêtes rocheuses, troué de cavités invisibles, coupé de crevasses à demi dissimulées, tapissé d'algues qui s'enroulaient autour des chevilles et vous saisissez pourquoi les promenades sur des récifs sont parfois si brèves.

Après m'être copieusement écorché sur les coraux et les roches, je remontai et amenai le *Skink* au-dessus d'un nouveau récif; nous jetâmes l'ancre sur un fond de sable et, laissant filer, nous avançâmes jusqu'à nous trouver au-dessus d'une crevasse au milieu de ce nouveau récif. Nous jetâmes alors le « killik » et le regardâmes descendre jusqu'au cœur du corail. Cet instrument précieux n'est autre qu'une grosse roche suspendue par un fil de fer à une grande perche de cèdre. Cette roche va tout naturellement se caler solidement dans une crevasse et alors on peut haler dessus à l'avant et tendre également à l'arrière la corde de l'ancre, de façon à éviter que l'échelle ne dérive hors de portée pendant que l'on plonge. Pour partir on lève l'ancre et en manœuvrant le canot au-dessus du « killik » on arrive à le

dégager. Si le fil de fer casse, la perte n'est pas grande. Notre ancre, par contre, prise dans le corail, ne pourrait jamais être dégagée : il faudrait descendre le long de la corde pour la libérer; or, je sais par expérience, que ce travail est beaucoup moins facile et plaisant qu'il ne paraît.

\* \* \*

Il y a dans l'existence de rares heures où le temps passe plus rapidement, où tout va plus vite, où expériences, émotions, aventures semblent se succéder à un rythme accéléré. Cette idée ne me vient jamais à l'esprit lorsqu'il s'agit d'incident désagréable; le proverbe : « Un malheur n'arrive jamais seul », n'est pas mien; j'estime que, puisque presque toujours vous êtes seul responsable de nos malheurs, l'arrivée du premier doit vous aider à éviter le suivant. Les heures dont j'ai parlé plus haut sont peu nombreuses dans une existence, elles sont teintées de danger et nous procurent d'impérissables souvenirs.

La journée avait été jusque là pleine d'intérêt, mais rien d'extraordinaire ne s'était passé. On était le 13 août et j'avais intercalé cette promenade aux Rochers du Nord entre une descente profonde en bathysphère et un dragage à grande profondeur prévue pour le lendemain. Je regardai l'échelle s'enfoncer échelon par échelon jusqu'à ce que le dernier se trouvât un peu au dessus du sable; alors je me préparai à plonger pour la seconde fois.

A partir de ce moment le temps parut s'accélérer et je fis ce jour-là quelques-unes de mes plus belles plongées. Je descendis quatre fois à quinze mètres environ et si tous mes mouvements n'avaient pas été observés du canot, j'hésiterais à relater la suite d'événements qui se déroulèrent en une demi-heure dans un carré d'à peine dix mètres.

Nous avions jeté par-dessus bord des morceaux de viande pourrie et quand j'arrivai au fond, je vis que de nombreux poissons étaient déjà rassemblés. Je lâchai le dernier échelon pour tomber lentement sur le sable et me trouvai dans une petite baie du récif dont l'entrée était en partie obstruée par une énorme roche qui avait dû se détacher bien des années avant. Le récif s'élevait tout animé de plumes mouvantes et d'éventails de mer, orné de bouquets de corail boule et d'oursins aux aiguilles pointues. J'explorai cette baie, décrivant des cercles à bout de tuyau, comme un hanneton attaché au bout d'un. Le sable était tellement en pente que, pour revenir en arrière, il me fallait tirer sur le tube. Ça et là, des monticules creux constituaient probablement la demeure de quelque animal inconnu. De grands scars cessaient de manger pour venir m'examiner, leur bec vert et osseux s'ouvrait et se fermait distraitement. Des anges de mer, longs de 70 centimètres environ, et d'autres spécimens de la faune, anormalement grands, dénotaient des conditions d'existence exceptionnellement favorables sur ces récifs au bord de l'abîme. En marchant sur le sable je faisais lever des plies à la blancheur spectrale et des gobies qui disparaissaient dans des refuges de même teinte qu'eux.

A ma descente suivante, ma canne à pêche lestée me suivit; une petite capsule rouge de fulminate était fixée à son extrémité et un fil isolé la reliait au canot. J'étais tout particulièrement désireux de me procurer les œufs frais d'un poisson (*Chaetodon*) pour les féconder et je concentrai mon attention sur deux spécimens de poissons adultes de l'espèce à quatre yeux. La première décharge les étourdit tous deux; j'en recueillis un dans mon filet et m'apprêtais à saisir l'autre lorsqu'une des plus grandes murènes vertes que j'aie jamais vues surgit du nuage d'eau trouble et se dirigea vers mon poisson. Une partie de l'animal était visible à la hauteur de mon genou, à un endroit justement

où il y avait une brèche dans le récif, j'en profitai pour lui donner un formidable coup de pied. C'était un mouvement de colère instinctif à la pensée de perdre mon poisson et je ne songeai pas un instant aux conséquences possibles. Toujours est-il que le résultat fut très satisfaisant car la murène, qui, à en juger par la dimension de sa tête ne devait pas avoir moins de deux mètres de long, disparut encore plus vite qu'elle n'était venue. Je ne la revis pas et cependant elle avait dû se replier dans une crevasse relativement petite à peu de distance de moi. Je récupérai mon second poisson-papillon (*Chaetodon*) et remontai.

Le morceau de viande odorant placé au bout de ma canne me rendait populaire parmi les poissons et les sergents-majors (*sergeants major*) ainsi que les labres me suivirent jusqu'à la surface. Après que d'autres de mes compagnons eurent plongé, je redescendis. Ma dernière décharge avait déplacé une roche de 50 kilos qui, ayant roulé au fond, était venue se placer contre le rocher isolé, formant entre les deux une crevasse. Je pris mon filet et ma canne à capsule et regardai par-dessus le bord. Trente ou quarante poissons d'une douzaine d'espèces différentes se pressaient autour de la région bouleversée, les végétariens trouvant là de la succulente salade et les autres un choix de vers ou diverses parcelles de nourriture. Cette fois-ci, je cherchai à attraper un *Petrométopon* marqué de façon bizarre : son corps était séparé en longueur, la moitié supérieure étant brun foncé, l'autre moitié blanche. J'en aperçus plusieurs assez loin et attendis qu'ils s'approchassent. Une minute ou deux s'écoulèrent; brusquement un *Petrométopon* surgit sur ma gauche et alla se cacher derrière un éventail de corail. Un brochet de mer d'un mètre le suivait, mais fut contrarié par l'éventail qui se trouvait tout près de moi. Je me glissai de côté, de façon à pouvoir diriger ma canne et tirai. Plus d'une fois j'ai eu la preuve que la déflagration de la capsule peut avoir lieu à moins d'un mètre cinquante, sans inconvénient pour la vitre du casque. Néanmoins j'éprouve toujours une certaine appréhension car le choc sur le corps est relativement violent et provoque un picotement électrique assez vif. Aussi, chaque fois que c'est possible, je suis content de pouvoir profiter d'un abri protecteur, massif de corail ou, comme dans ce cas, éventail de mer. Après avoir tiré, je ne vis aucune trace du *Pétrométopon*, mais un tétrodon de belle taille, que je n'avais pas aperçu, apparut le ventre en l'air et à portée de la main. Je le pris avec mon épuisette et, laissant remonter ma canne, je rampai autour de la rosse roche pour tâcher de trouver mon *Pétrométopon* dans la profonde crevasse. J'étais obligé d'adopter de multiples positions pour pouvoir examiner les lieux et j'étais complètement plié en avant lorsqu'un grand croissant gris s'avança près de moi. Je me redressai et aperçut la guenle d'un requin d'un mètre cinquante environ, sorti d'on ne sait où, attiré par l'odeur de la viande et par le nuage de débris; à présent, il était aussi désireux que moi d'atteindre le poisson étourdi. Un instant plus tard, le requin s'avança encore, passa par-dessus ma main et je m'aperçus que mon tétrodon avait glissé hors de mon épuisette et que les yeux obliques du requin le regardaient. Il s'efforçait de passer devant moi en se glissant le long de mon corps. C'en était trop; je modifiai ma prise sur le manche de l'épuisette et lui en assénai de toutes mes forces un coup sur sa mâchoire arrondie; un terrible remous m'annonça que sa nageoire caudale faisait marche arrière; s'étant ainsi dégagé il repartit en avant, longea le canot en ondoyant au-dessus de ma tête, puis le dépassa. Je rattrapai le tétrodon mais le *Petrométopon*, en supposant qu'il fût mort, avait disparu et, après de longues recherches, je remonçai à le retrouver et remontai.

Je plongeai encore une fois et parvenu au sixième ou septième échelon je regardai le fond et j'aperçus cinq requins réunis autour

du pied de l'échelle. Il y en avait deux jeunes d'un mètre de long environ et un gris foncé de deux mètres environ. Lorsque j'arrivai sur le sable, je n'en vis plus que deux; je gagnai ma cachette précédente et me remis à l'affût des poissons. Au bout de peu de temps deux de ceux-ci parurent à l'extrémité la plus éloignée de la baie. Levant les yeux, je vis trois requins qui flottaient paresseusement entre deux eaux à proximité de l'échelle; ils ressemblaient énormément à des cerfs-volants japonais distendus. J'étais en train d'amener la canne en position de visée quand elle me fut presque arrachée des mains et tordue. J'avais oublié qu'un morceau de viande pourrie était resté attaché à son extrémité; là peine avais-je eu le temps de regarder qu'un second requin se précipita sur l'extrémité de la canne et la secoua tel un fox-terrier avec un rat. Je fus moi-même quelque peu entraîné et la canne se tordant autour d'un rocher de corail, je fus presque contraint de la lâcher. Ne voulant pas la perdre, j'en frappai le requin et donnai le signal. L'explosion se fit aussitôt. Un petit nuage de fumée noire se forma dans l'eau et le requin fit demi-tour et s'enfuit à une vitesse dont je l'aurais cru incapable. Un de ses compagnons le suivit, les autres continuèrent à rôder; je fis remonter la canne et après avoir vainement recherché mon premier *Pétroméleon* j'abandonnai ma chasse.

Une fois mon casque enlevé, mon ami M. John Long, attaché au National Geographic Magazine me demanda avec angoisse si je n'avais pas dû lutter pour défendre ma vie; telle était impartialement son impression de spectateur. Pour un profane, tout cela peut paraître matière à en-tête de journaux, mais pour moi sous l'eau, la murène, le brochet de mer et les requins ne sont que des poissons parmi d'autres poissons et ceci tout simplement

parce qu'une longue expérience m'a prouvé qu'ils sont inoffensifs, du moins pour un plongeur en casque. Les requins étaient venus, s'étaient intéressés à moi et à tout ce que je faisais, mais simplement comme des vautours qui accourent dans l'espoir de se régaler lorsqu'ils entendent le fusil du chasseur.

C'était néanmoins une rude série de plongée pour une seule après-midi.

Au lieu de regarder le fond par une lunette de calfat ou par le fond de verre d'un bateau, et pour ajouter à vos contemplations de poissons d'aquarium, procurez-vous un casque et faites vôtres tous les hauts-fonds du monde. Commencez ces explorations que rien n'égale, ni dans la jungle, ni dans la montagne; assurez votre vie présente et vos souvenirs futurs contre toute possibilité d'ennui. Enrichissez-vous de récits d'aventures et de visions que nul auditeur ne croira — jusqu'au jour où il descendra lui-même, verra, et deviendra à son tour un membre actif de la Société des Chercheurs sous-marins.

WILLIAM BEEBE,

Directeur de la Section d'études tropicales  
de la *New York Zoological Society*.

(Traduit de l'anglais  
par B. JAUNEZ et H. MULLER.)

---

*L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de l'étude de M. H. Lambotte sur : Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie.*

---

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### La semaine sociale d'Angers

La *Semaine sociale*, qui n'est certes pas une étrangère pour nos lecteurs, a tenu sa XXVII<sup>e</sup> session, du 22 au 28 juillet, à Angers, antique cité universitaire. Jusqu'à la Révolution, en effet, elle posséda une Université régulièrement constituée en 1364 par Charles V et une Académie plus célèbre encore qui eut pour élèves Buffon et Wellington. En 1876, l'Université fut rappelée à la vie par l'illustre évêque d'Angers, l'éloquent député de Brest, *Mgr Freppel*, dont la fière statue se dresse derrière l'abside de la cathédrale Saint-Maurice et le mausolée dans le croisillon nord, superbe haut-relief de Falguière où l'Ange de la résurrection surgit devant l'évêque gisant, avec sur la dalle funéraire son blason, l'abeille et la célèbre devise : *Sponte favos, aegre spicula : le miel de plein gré, le dard à regret*. On m'excusera d'insister sur ces détails pour me dédommager du silence gardé sur ce grand nom par les dirigeants de la Semaine dans toutes leurs effusions commémoratives.

Le sujet qui a défrayé toutes les leçons était l'*Organisation corporative* et, certes, il fut largement traité par une pléiade de professeurs d'université qui, successivement, évoquèrent les faits, établirent les principes, en déduisirent les applications.

Parmi la trentaine de leçons qui furent données dans une vaste enceinte de fortune, aucun auditoire n'étant assez vaste pour contenir les 1,500 semainiers, il faut mettre à part la leçon inaugurale du vénéré président, M. Eugène Duthoit, puis celles des savants maîtres : MM. Joseph Danel (Lille), Charles Poisson (ancien professeur d'Angers), Paul Verschave (Lille), André Rouast (Paris), Mgr Bruno de Solages (Toulouse), Jean Brèthe de la Chesnaye (Toulouse), R. P. Delos (Lille), M. Marcel Prélot (Strasbourg).

Les leçons furent présidées par S. Exc. Mgr Rumeau, évêque d'Angers, et son coadjuteur, Mgr Coste, aux côtés desquels apparurent Mgr Feltin, archevêque de Sens, l'évêque de Versailles, Mgr Roland-Gosselin, Mgr Grente, du Mans, Mgr Serrand, de Saint-Brieuc; Mgr Mesguen, de Poitiers; Mgr Picq, de Valence; Mgr Cougneau, coadjuteur de Quimper; Mgr Ronié, d'Ajaccio; Mgr Dubourg, de Marseille; Mgr Magnen, de Agen; Mgr Gaillard, archevêque de Tours. Le nonce apostolique et le cardinal-archevêque de Paris assistèrent à la fin de la Semaine; le nonce fut chaleureusement accueilli par Angers. Une Lettre du cardinal Pacelli, adressée au Président et qui fut lue par Mgr Rumeau du haut de la chaire de Saint-Maurice, couvrait anticipativement les travaux de la Semaine de l'approbation du Saint-Siège. Le passage saillant de la Lettre fait ressortir la nécessité d'équilibrer la production pour que cesse l'affligeant contraste de l'insolente opulence en face de la misère imméritée. On remarquera la parenté de cette conception avec l'idéal

fasciste, visant à la réalisation d'une plus haute justice sociale, à une équitable répartition des richesses.

L'esprit de la Semaine fut un généreux optimisme, la foi en la collaboration fraternellement chrétienne des classes sociales, la foi en la régularisation possible de la production, la douce et profonde conviction que cette entr'aide universelle et cet harmonieux équilibre seront réalisés par la *Corporation*, épanouissement suprême du syndicalisme. Nous avons vu pendant ces huit jours se dresser sous nos yeux, pierre par pierre, aux accents de la lyre d'Amphion, au rythme des encycliques, la radieuse cité corporative où tous les concurrents, hier encore ennemis, s'embrassaient comme des frères, ployant tous leurs égoïsmes à la poursuite du Bien commun.

C'est bien l'état d'esprit que décrivait le sympathique abbé Thellier de Poncheville, le prédicateur attitré de l'Heure Sainte, le soir du jeudi :

« La vie d'un chrétien est toute subjuguée par sa foi, sa vie de travail comme sa vie de prière.

» La préoccupation de l'avenir éternel vers lequel ses compagnons et lui sont en marche l'invite à s'accorder avec eux pour faciliter l'accomplissement de leur tâche terrestre et la poursuite de leur haute destinée. Sous l'inspiration de cette pensée, leur profession s'organisera comme une petite société amicale où, loin de se nuire les uns aux autres, tous chercheront à promouvoir leur bien commun.

» Ce régime d'entente fut autrefois le nôtre. L'erreur individualiste nous en a détournés, nos malheurs nous y ramènent aujourd'hui. Nul ne doit travailler mieux que les catholiques à son rétablissement. Cette discipline imposée à l'activité économique, ils ne la subiront pas comme une entrave fâcheuse à leur liberté, ils aimeront sentir se resserrer par elle les liens de leur confraternité religieuse. Et la grande charité de l'Évangile atténuera en leurs cœurs les résistances que l'intérêt personnel oppose aux mesures tutélaires de l'intérêt général.

» Confiants dans la sagesse de l'Église qui promet de toutes ses forces cette grande reconstruction sociale, ils y feront, comme elle le leur demande, sa belle place au syndicalisme ouvrier. Ainsi s'édifiera la cité économique de demain, où, dans le respect de tous les droits et la collaboration confiante de toutes les classes, un nouvel esprit chrétien de concorde permettra encore à l'humanité de gagner son pain. »

\* \* \*

*Qu'est-ce au juste que la Corporation? Pourquoi la Corporation? Comment la Corporation?*

Tel fut le partage de la leçon inaugurale de M. Eugène Duthoit, et l'on peut faire rentrer dans cette division tripartite tout l'essentiel des enseignements de la Semaine.

La Corporation, c'est la forme supérieure d'une organisation professionnelle en voie d'achèvement. C'est, dit M. Duthoit, *l'institution d'un corps officiel et public, intermédiaire entre les entreprises individuelles et l'Etat, chargé de la gérance (pourquoi pas gestion?) du bien commun au sein d'une profession déterminée.*

*D'où sort-elle?* Des profondeurs de l'histoire, de l'appel de la nature, de l'expérience du XIX<sup>e</sup> siècle, individualiste à son point de départ, syndicaliste à son point d'arrivée et confirmant ainsi les leçons de l'histoire et le vœu de la nature.

*Où va-t-elle?* Au delà du syndicalisme. Pie XI, dans *Quadragesimo anno* lui a donné l'élan. Le Pape demande à l'Etat de se décharger sur des corps intermédiaires d'une partie de ses attributions. Il demande aux associations de frayer la voie à des organismes meilleurs, aux groupements corporatifs. La parole

du Pape a retenti par le monde, à Genève, aux Etats-Unis, dans toutes les assemblées délibérantes. De même que Léon XIII, quarante ans plus tôt, a imprimé l'élan au syndicalisme chrétien, Pie XI donne l'impulsion au corporatisme.

La crise a précipité le mouvement. Il y a discordance, déséquilibre entre la production et le pouvoir d'achat des masses, ayant pour effet de chasser du travail des multitudes humaines, chômeurs qui sont assez nombreux pour peupler, avec leurs familles, un continent comme l'Afrique entière. Comment briser ce cercle de fer ?

L'idée corporative a surgi, *le corporatisme d'Etat ou le corporatisme d'associations.*

M. Poisson nous a décrit le premier selon le mode de Mussolini. En Italie, il est *l'instrument qui, sous l'égide de l'Etat, réalise la discipline intégrale, organique et unitaire des forces productives en vue de la richesse, de la puissance politique et du bien-être du peuple italien.* Le Duce a institué vingt-deux corporations, prenant corps en un conseil corporatif composé sous l'approbation du gouvernement, représentant toute l'économie, et placées sous la présidence du maître. Donc l'Etat est présent en chaque corporation, pas de liberté syndicale, soudure de l'institution à la constitution politique de l'Italie. Mussolini a déclaré que ce type comportait, pour être exporté, l'unicité de parti et l'Etat totalitaire. Tout pour l'Etat, tout par l'Etat.

Vue extraordinairement intéressante : l'avenir réserve à la Corporation italienne un rôle représentatif de haute importance; le Conseil national des Corporations remplacerait la Chambre des représentants dont le Duce fera légèrement son deuil.

Mais il est clair que cette espèce ne vérifie pas la définition donnée par M. Duthoit, puisque, au lieu d'être de simples intermédiaires, les organes de l'Etat se confondent avec lui. Autre est la condition des *Corporations d'associations* telles qu'elles fonctionnent dans les pays de liberté syndicale, ou plutôt telles qu'elles s'acheminent vers leur réalisation : l'Etat n'agissant pas directement, mais les faisant agir, la liberté syndicale restant sauve et le régime politique n'y serait pas intéressé. L'Autriche et le Portugal ont adopté, il est vrai, le système corporatif autoritaire faisant large place à l'Etat pour la mise en train des corporations, mais, se référant l'une et l'autre aux enseignements pontificaux, ces deux pays tendent au moins vers le corporatisme d'association.

Les leçons de MM. Poisson et Rouast, vaste tour d'horizon sur l'Italie, l'Autriche, le Portugal, l'Espagne, la Bulgarie, la Tchécoslovaquie — même en marge du sujet, l'Allemagne et la Russie, — pays de dictature, puis sur les Etats-Unis, la France, l'Angleterre, la Suisse, la Belgique, la Hollande — pays de liberté, — nous ont fait voir les directions convergentes de ces nations vers l'institution d'un pouvoir réglementaire au sein des professions, ce qui est de l'essence de la Corporation.

Ces constatations fournissent une réponse appréciable à ceux — ils sont nombreux, ils sont même le nombre — que la crainte de l'étatisme détourne de l'Institution corporative. Sans doute, elle a été réalisée de nos jours en plusieurs pays par la main de fer de l'Etat et tenue par lui sévèrement en bride. M. Duthoit concède qu'il y a là un écueil à éviter, mais non pas une fatale déviation : « Des circonstances de temps et de lieu sont entrées là (Italie, Autriche) en ligne de compte. Vouloir, selon notre dessein, accorder la personne humaine, l'entreprise, la corporation, l'Etat sur la base du respect mutuel des droits de chacun, c'est prendre, à n'en pas douter, le moyen difficile. Mais c'est le plus raisonnable. Là est le fort et le faible de notre position. Nous croyons à sa force. Car la Corporation n'est pas plus liée à l'Etat que la commune et celle-ci s'accorde fort bien



avec lui. Le pouvoir central ne lui dicte pas ses règles, il les homologue et en protège l'application. »

Quoi qu'en dise M. Duthoit, il y a là une délicate position d'équilibre. La Corporation autonome est néanmoins dépendante de l'Etat qui l'investit de ses pouvoirs, de l'Etat son mandant, son contrôleur, son coordinateur. Si l'on se place sur le plan international, comment ne pas voir l'indispensable nécessité de l'intervention de l'Etat pour étendre les ententes ou cartels à l'ensemble des nations productrices, surtout pour introduire une discipline à propos de marchandises dont la production est extrêmement disséminée? Des opérations d'une telle envergure et d'une telle complexité ne se conçoivent pas sans le jeu des forces gouvernementales. En définitive, la Corporation se fera à l'image de l'Etat absolutiste ou libéral, mais elle ne se fera nulle part sans son immixtion ou son ingérence.

Il est intéressant à cet égard de noter, de bien vouloir relire, à tête reposée, dit M. Paul Chanson (*Les Droits des travailleurs et le Corporatisme*), la page lumineuse que Pie XI consacre dans *Quadragesimo anno* aux corporations italiennes. Il ne canonise certes pas le corporatisme fasciste, mais ce qu'il condamne, c'est le libéralisme. Après avoir analysé sommairement le système mussolinien, voici comment le Souverain Pontife l'apprécie : « Pas n'est besoin de beaucoup de réflexion pour découvrir les avantages de l'institution : collaboration pacifique des classes, éviction de l'action et des organisations socialistes, influence modératrice d'une magistrature spéciale. » L'éloge est flagrant, ajoute M. Chanson; quant aux réserves, elles ne porteront que sur les dangers éventuels d'un étatisme outrancier, et d'une immixtion abusive d'un parti politique, nullement sur le caractère hiérarchique, officiel, autoritaire de la corporation italienne. Méfiance de l'étatisme et non pas de l'autorité. En outre, par-

lant des corporations du moyen âge, Pie XI estime que « sans être de tout point parfaites, elles répondaient cependant autant que le permettaient les circonstances et les exigences du temps, aux préceptes de la droite raison ». Chacun sait pourtant, observe M. Chanson, à quel point la corporation d'ancien régime était autoritaire, et combien sa constitution s'éloignait des idéologies libérales.

Cela dit, il importe de noter que la Corporation médiévale était un vase clos, qu'elle s'est fatalement enlisée dans la routine tandis que la Corporation moderne doit rester ouverte aux libres initiatives et au progrès.

J. SCHYRGENS.

(A suivre.)

<b>Caisse Hypothécaire Anversoise</b>		
Société Anonyme	Fondée en 1881	Registre du Commerce d'Anvers n° 115
<b>CAPITAL : frs. 40.000.000</b>		
<b>RÉSERVES : frs. 67.729.992,79</b>		
<b>FONDS SOCIAL : frs 107.729.992,79</b>		
<b>Siège Social : ANVERS</b>		<b>Siège de Bruxelles</b>
<b>35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir</b>		<b>44, Boulevard du Régent, 44</b>
<small>Tél. W 302.30-302.31</small>		<small>Tél. W 44 97 - 12 84 64</small>
<b>SUCCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101</b>		
<b>PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR</b>		
Obligations Foncières :		
Caisse d'Epargne : Intérêts 3,05 %, 4,20 %, et 4,60 % NETS		
Agences dans les villes et les principales communes du Pays		
<b>LOCATION DE CORFRBS-FORTS</b>		
17		

# COOSEMANS

**JOAILLIER ET ORFÈVRE**  
**DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE**  
**25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES**

Exposition de Bruxelles 1935  
 Collectivité des JOAILLIERS  
 et ORFÈVRES  
 Pavillon de l'Élégance (Parure)



## Appareils électriques domestiques

# WESTINGHOUSE

de réputation mondiale

### Cireuse polisseuse « REGINA »

### Armoires frigorifiques

à partir de fr. **3,800**

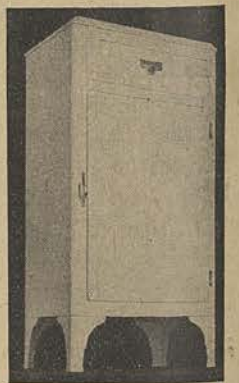
Cuisinières — Fers à repasser automatiques. — Réchauds, etc.

### ASPIRATEURS à partir de fr. **575**

CONSULTEZ-NOUS

THE AMERICAN EQUIPMENT C<sup>o</sup>, S. A. BELGE

BRUXELLES, 23, boulevard de Waterloo — Téléphone : 11,98,98



# SEMDA

LA VEDETTE DE L'EXPOSITION



### Francine Fr. 1.595

Superheterodyne alternatif :  
110, 130, 220 volts avec dispositif de protection  
Ebénisterie : Noyer poli au tampon  
Dimensions : 52x39x25 cm.

Un appareil de grande classe  
pour un prix extrêmement réduit

LE JOYAU DE L'EXPOSITION



### Type "Reterson"

Un appareil d'avant-garde

Autre chose et mieux  
qu'un appareil de Radio

Le Radio-phono  
enregistreur

### SEMDA

(breveté « Reterson »)

### Fr. 5.450

Invention sensationnelle

UNIQUE EN BELGIQUE

Allez l'entendre

Vous serez émerveillé

SEMDA, L'APPAREIL MUSICAL ■ SEMDA, L'APPAREIL MUSICAL ■ SEMDA, L'APPAREIL MUSICAL